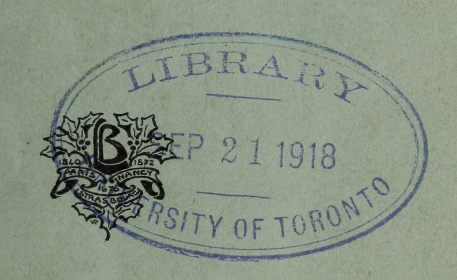
N. JORGA

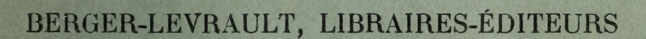
DÉPUTÉ DE JASSY
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

PAGES ROUMAINES

Préface de Ch. de La Roncière

historien de la marine française





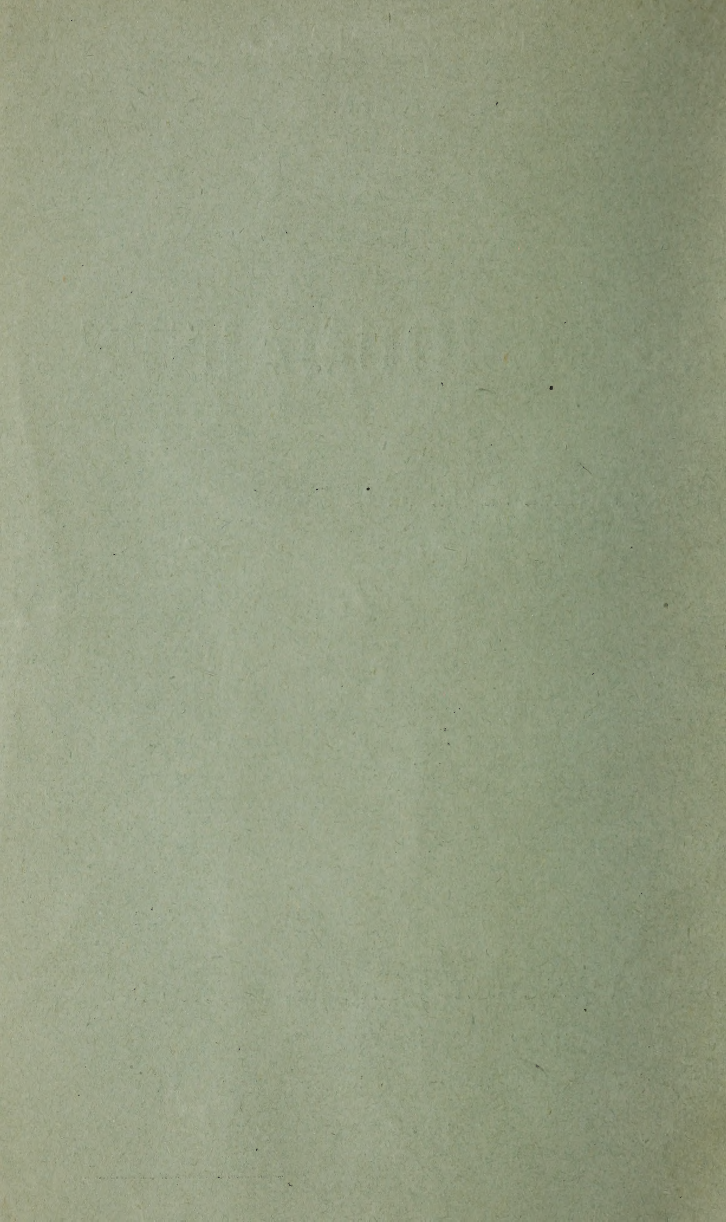
BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1918

Prix : 2 francs



PAGES ROUMAINES

N. JORGA

DÉPUTÉ DE JASSY
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

PAGES ROUMAINES

Préface de Ch. de La Roncière

historien de la marine française



BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1918

PRÉFACE

NICOLAS JORGA

L'HISTORIEN DE LA ROUMANIE

« Les petits peuples ne pouvaient refuser leur sacrifice, quoi qu'il arrivât... Au milieu des vicissitudes apportées par les oppresseurs, ils noyèrent la douleur dans la haine, dans une haine loyale et vengeresse, car ils savaient par expérience que le blé lavé dans le poison est soustrait à la pourriture. » (JORGA, *infra.*)

Le Jour des Morts, le 2 novembre 1917, un cri de détresse partait du « dernier refuge sans cesse menacé » où s'abritait la vie roumaine de Jassy. « Sous la pression allemande et au milieu de l'abominable anarchie russe, comme au fond d'une fosse qui pouvait devenir à chaque moment un tombeau », la Roumanie se débattait. « L'impossible a été fait pour repousser l'ennemi, m'écrivait le grand historien N. Jorga, et on continuera à le faire *jusqu'au bout.* » Jusqu'au bout ! Nous n'avons pas d'autre devise... Quand les jours se firent de plus en plus sombres, quand le sacrifice suprême d'une nation trahie approcha, l'historien de la Roumanie, dans une lettre encore

plus poignante, n'exprimait qu'une crainte : c'est que la France doutât de la fidélité roumaine à l'alliance latine.

Jorga m'adressait en même temps d'émouvantes *Pages roumaines* où il magnifiait la « primauté française » et saluait d'accents déchirants ceux qui allaient quitter le sol moldave, « ceux, disait-il, que nous n'oublierons jamais » : les officiers de la mission française. En lisant ces pages parues dans le vaillant journal *Neamul Romanesc,* vous saurez quels amis nous comptons aux confins du Danube et de la Mer Noire. Là, « on voit dans Paris la ville idéale qu'il s'agit d'imiter. La noblesse et la bourgeoisie se sentent au moins autant françaises que roumaines. Même esprit vif et primesautier, même intelligence toujours en éveil, même enthousiasme pour les grandes idées, mêmes goûts et des aspirations pareilles. Dans les grandes crises, où l'on connaît mieux les sentiments des peuples comme ceux des hommes, le cœur des Roumains battit toujours pour la France, la France dont il avait adopté toutes les institutions, toutes les lois » (1), la France dont il avait la culture.

C'est même à cette circonstance d'avoir été, il y a quelque trente ans, le camarade de Jorga

---

(1) Sébastien Serbesco, *La Roumanie et la Guerre,* p. 13. Paris, Colin, 1918, in-12.

à notre École des Hautes Études que je devais l'honneur d'être le confident de ses patriotiques angoisses. Je n'ai pas d'autres titres à vous présenter l'historien de la Roumanie que notre camaraderie d'autrefois.

Dès l'École des Hautes Études, Jorga avait orienté sa destinée. Avec un voyageur français dont il s'était fait le biographe, avec Philippe de Mézières (1), il revivait une époque héroïque où le « Vieux Pèlerin » tâchait de rallier dans une offensive contre l'Islam les États d'Occident déchirés par les discordes. C'était le temps où la chevalerie française versait son sang à flots dans les plaines du Danube, à Nicopolis, aux côtés des Roumains de Valachie.

Des adversaires en présence, Turcs et Roumains, Jorga allait écrire l'histoire. A son vif regret, — il me le contait peu de temps avant la guerre, — la difficulté de se faire éditer chez nous le contraignit à subir l'esclavage de la langue allemande pour ses deux grands ouvrages : *Geschichte des rumänischen Volkes* (2) et *Geschichte des osmanischen Reiches* (3). Il est maintenant libéré d'esclavage (4).

(1) N. Jorga, *Philippe de Mézières (1327-1405) et la Croisade au XIVe siècle*. Paris, 1896, in-8 : 110e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

(2) Gotha, 1905, 2 volumes in-8.

(3) Gotha, 1909-1913, 5 volumes in-8.

(4) Son *Histoire de la Roumanie* paraît chez Hachette.

Employer sa langue natale comme il l'avait fait pour la publication de nombreux documents sur l'histoire roumaine [1], c'était fermer à la majorité des savants les trésors d'érudition qu'il y avait amassés. Jorga avait besoin d'une langue œcuménique : il choisit le français. Il inaugura à Bucarest le *Bulletin de la Section historique* de l'Académie Roumaine [2] et le *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale* [3]. Fine et souple comme une lame d'épée, notre langue allait soutenir, dans les rudes épreuves de guerres successives, les prérogatives de la Roumanie. A l'heure où un monarque obèse s'essayait au rôle de Basile sous le nom de tsar des Bulgares, Jorga montra que c'était non point chez les « Boulgres », mais chez les Roumains que survivaient les traditions de Byzance [4].

Quand la vague sanglante de la guerre mondiale battit le seuil de la Valachie, l'historien, comme en Italie le poète, s'écria avec les vaillants patriotes Jonesco et autres qu'on ne devait point reculer devant elle : au delà des frontières, il y avait des frères à rédimer d'es-

(1) *Studii si documente cu privire la historia Romănilor.* 12 volumes. — *Despre Cantacuzini.* Bucuresti, 1902, in-16, etc.

(2) Bucarest, 1912 et années suivantes.

(3) Bucarest, 1914 et années suivantes.

(4) *La Survivance byzantine dans les pays roumains.* Bucarest, 1913, in-8.

clavage par le sang [1]. Et Jorga comme d'Annunzio fut écouté. C'est que mon vieux camarade d'antan était devenu un personnage considérable.

Professeur à l'Université de Bucarest, membre de l'Académie Roumaine, député, Jorga abordait, avec toute l'autorité que lui donnaient la science, l'enseignement et les fonctions publiques, les multiples questions de la politique extérieure pour en faire l'historique et pour les mettre au point aux jours de la grande guerre. A Jassy parurent tour à tour, en 1917, *Histoire des relations entre la France et les Roumains* [2], *Histoire des relations russo-roumaines* [3], *Relations des Roumains avec les Alliés* [4], *La Question de la Dobroudja,* etc.

Dans un discours que la Chambre des Députés de Roumanie couvrit d'applaudissements, il jetait l'anathème sur « ce que l'humanité avait de plus abject comme origine, de plus dégradé comme vice, de plus rapace et de plus brutal envers tous les sentiments humains », sur la race de proie qui avait troublé le monde

---

(1) *Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie.* Bucarest, 1915, in-8.

(2) Jassy, imprimerie « Progresul », 1917, in-16.

(3) Jassy, édition du journal *Neamul Romanesc,* 1917, in-16.

(4) *Ibid.*

entier pour y avoir une part plus large [1]. Et voici ce qu'il disait de nous :

« A cette heure, où nous glorifions cent mille Roumains qui ont versé leur sang pour la même cause qui a demandé leur sang à plus d'un million des défenseurs du sol français et de l'honneur, élevés à l'école française, nous sentons le devoir de remercier nos maîtres et éducateurs par le don le plus beau que puisse faire une nation [2]. » « Engagés dans la même lutte, ayant voué à la cause commune un dévouement tout aussi profond que complet, nous sommes fiers de nous trouver, au jour où l'on brise les chaînes, à côté des *Welches,* nous les *Valaques,* leurs cousins d'antan [3]. »

Ch. de La Roncière,
Historien de la Marine française.

---

(1) N. Jorga, *Discours prononcé à la Chambre des Députés de Roumanie à l'occasion de la discussion de l'adresse.* Jassy, imprimerie « Progresul », 1917, in-16.

(2) *Histoire des relations entre la France et les Roumains,* p. 198.

(3) N. Jorga, *Pages roumaines,* conclusion.

PAGES ROUMAINES

CEUX QUE NOUS N'OUBLIERONS JAMAIS

Un moment douloureux entre tous s'inscrit aujourd'hui dans notre histoire. Jamais efforts plus gigantesques, jamais plus beaux succès n'aboutirent à un lendemain d'aussi infinie détresse, où l'âme d'un peuple ne trouve d'autre appui que l'appel désespéré au Dieu justicier qui ne peut l'abandonner. Et à ces tragiques instants de notre vie nationale, un souffle de profonde sympathie, d'affection fraternelle anime tous ceux qui peinèrent, dans la mesure du possible et des forces de chacun, pour nous épargner ces suprêmes épreuves. La tempête rassemble les voyageurs surpris à deux pas peut-être du but qui leur fit braver toutes les difficultés et tous les dangers. Alors, pour se garantir contre les fauves, au milieu du désert, ils allument de grands feux dont les flammes réchauffent les membres engourdis et éclairent les visages sombres. Puis, toute la nuit, on prend soin d'attiser continuellement le feu, de ne pas laisser s'éteindre les flammes, seules protec-

trices de tant de pauvres vies. C'est ainsi que nous tous, qui aimons ce pays de toute la force de notre âme, qui songeons à son *honneur* et à son *avenir,* nous entretenons la flamme sacrée, seul rempart de notre vie, au milieu de la tempête déchaînée et des fauves affamés des ténèbres.

Comment oublierions-nous dès lors, au cours de cette terrible veillée qui secoue les têtes lourdes de sommeil, chasse l'engourdissement appelé par la fatigue et repousse les images trompeuses que le froid fait miroiter devant les yeux égarés par la folie, pour les mieux fermer ensuite à tout jamais, comment oublierions-nous, dis-je, ceux qui de loin, bravant les mers perfides et les abîmes sans fond, traversèrent des endroits où tout manque, soleil et nourriture, pour venir soutenir nos premiers pas chancelants, heureux de nous faire comprendre et atteindre, par l'exemple de leur labeur et de leur dévouement, le but pour lequel nous saignâmes, pour lequel nous sacrifiâmes tant de belle jeunesse, sans même pouvoir, trop souvent, hélas ! couvrir leurs restes ensanglantés de la douce motte de terre sacrée de la piété ?

Aussi, en ce moment de halte, au milieu des ténèbres où s'agitent les fauves avides de sang, nous trouvons à nos côtés nos camarades français, nos frères, dans la plus grande, la plus difficile et aussi — ne l'oubliez pas — la plus noble entre toutes les luttes d'un passé qui n'épargna jamais douleurs, meurtrissures de toute sorte, coups immé-

rités et persécutions inouïes, à ce peuple dont l'histoire est un long calvaire.

Ils nous viennent de si loin, avec de si belles, de si bonnes intentions, et par-dessus tout, avec une affection si tendre dans son aristocratique discrétion, qui sait toujours trouver, pour dire ce qu'il faut, les mots vrais, les mots qui ne blessent pas, les mots qui ne renferment aucune injustice ! De quel réconfort ne fut pas pour nous leur uniforme couleur de ciel, brillant de la gloire des grands sacrifices et faisant son éclatante apparition parmi nos uniformes, haillons souillés du sang et de la boue de notre défaite et de notre retraite ! Nous les voyons encore, eux qui avaient mesuré l'étendue de tous les dangers et senti le poids des fautes du passé, heureux, joyeux, pleins d'entrain, contents d'entreprendre notre si nécessaire apprentissage, pour fournir les moyens, pour montrer la route à une armée dont l'unique préparation était la bravoure. Jamais notre soldat n'avait entendu de la bouche de quelqu'un qui le voyait pour la première fois des paroles qui trahissaient une si profonde sympathie, une camaraderie véritable et si douce, qui compatit à toutes vos douleurs, qui déplore tout ce qui fatalement vous manque, mais qui sait apprécier enfin à leur juste valeur les vertus précieuses héritées de vos ancêtres. Et dans les cœurs de ceux qui avaient pensé qu'un seul devoir leur restait à remplir envers la patrie, dont le désastre était définitif : mourir face à l'ennemi, pour lui

jeter une dernière fois le défi d'un mépris infini, on vit poindre l'aurore de la conscience de nos forces et le sentiment de l'avenir assuré.

Grâce à leur enseignement patient et méthodique, grâce à leurs conseils pratiques, qui avaient toute la force de l'expérience pour renverser les vaines et les mauvaises routines, nous vîmes ressusciter l'armée, la *nouvelle armée roumaine,* qui est à nous par son âme, mais qui est aussi à eux par tout ce dont l'âme doit être pourvue pour former une force combattante, capable de lutter et de vaincre. Nos gars ne furent pas seulement leurs élèves, mais encore leurs enfants spirituels. Et les Français s'attachèrent si bien à ces malheureux, qu'ils avaient relevés de leur lit de douleur en leur disant doucement, à eux qui en avaient perdu l'habitude, qui n'étaient pas bien sûrs de savoir et de pouvoir : « Va ! n'aie pas peur, tu peux marcher ! », qu'il leur fut impossible de borner là leur tâche et de s'en séparer, lorsque, sains et sûrs d'eux-mêmes, les beaux soldats se jetèrent au plus fort des plus terribles batailles. Et puisque le danger est pour eux une patrie, et le départ à l'assaut un étendard français, ils furent bien souvent les premiers à s'élancer sur l'ennemi, nos soldats marchant côte à côte avec « Monsieur l'officier français », qu'ils voyaient partager tous les risques, sentant leur cœur se gonfler d'orgueil à la pensée qu'ils étaient jugés par les plus beaux, les plus fiers officiers du monde !

Enfin, lorsque le blessé, épuisé et brûlé par la fièvre, se réveillait sur un lit d'hôpital, personne, pas même les siens, ne lui montrait une pitié plus empressée, des soins aussi fraternels et aussi vigilants, que le médecin français, l'infirmière française accourus tous les deux et retrouvant ici une France, puisqu'ils y trouvaient la Souffrance et le Devoir.

Aujourd'hui, sans qu'il nous soit permis de prendre au moins la revanche du retour au foyer, en refoulant l'ennemi, les drapeaux reposent, Dieu sait pour combien de temps et pour quels buts. Un tremblement de colère se cache sous leurs plis et le souffle glacé de la bise du nord agite leur soie. — Les fusils se taisent, qui rafraîchiraient notre âme brûlée par tant de blessures. Ét les canons aussi. — Des centaines de mille hommes trouvent devant eux une force, contre laquelle ils n'ont plus que l'arme du désespoir : la puissance de la fatalité, seule arme que personne, il est vrai, ne songe à leur arracher !

Cependant là où nous rencontrons l'officier français, oublions tout et pensons à notre devoir envers lui.

C'est pour lutter qu'ils sont venus ici ; c'est la lutte qui les amena. Elle fit pour eux tous les miracles, leur tint lieu de foyer, de père et de mère, de frère et de sœur, d'épouse et d'enfants chéris. Plus elle était dure et sans merci, plus ils se sentaient chez eux. Et aujourd'hui, lorsque

ses échos se sont tus, qui sait pour combien de temps, si ce n'est, hélas! pour toujours, les fils de la France invincible, implacable, amoureuse de gloire, les fils de France se sentent *seuls*. Pour la première fois sur le sol roumain, ils sont seuls.

Disons-leur maintenant ce que, absorbés par notre tâche commune, nous n'eûmes jamais le loisir de leur dire assez bien. Assurons-leur *qu'il n'y a rien dans leur cœur qui ne soit également dans le nôtre.*

Disons-leur que notre lutte vient d'être portée tout entière sur le front où leurs drapeaux déployés frémissent de l'ardeur des batailles et que, — quelle que soit notre destinée, à chacun de leurs nouveaux efforts, et sans penser aux conséquences qui en résulteraient pour nous dont les bras et les jambes viennent d'être garrottés, — le cri de : « Vive la France ! » éclatera toujours de nos cœurs.

Jassy, le 27 novembre/10 décembre 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 326.

LA PRIMAUTÉ FRANÇAISE

La grossière pensée du matérialisme allemand, bigarrée de l'outrecuidante philosophie de Nietzsche, proclame que l'avenir appartient aux Allemands. Pour arriver à ses fins, la bête blonde « avait besoin d'autre chose que de la teinte de ses cheveux » ; il lui fallait le nombre, l'énergie physique, une organisation appropriée, des moyens techniques réalisés par un labeur minutieux, acharné, qui arrachait aux découvertes faites par les autres tout ce qu'elles pouvaient donner.

Le principe directeur était celui qu'on applique dans l'élevage. Qu'il s'agît de l'homme ou de tout autre animal utile, on procédait de la même manière. Vous vient-il jamais l'idée de vous inquiéter de la valeur morale que pourraient représenter les canards ou les lapins ? Tout ce que vous demandez, c'est qu'il y en ait le plus grand nombre possible, que leur santé soit parfaite, qu'ils répondent, en un mot, à l'usage auquel ils sont destinés. Rien de plus. Et, théoriquement parlant, y a-t-il une différence entre le lapin ou le canard et cet animal bipède dont l'État a besoin, l'État qui, pour atteindre son but, non seulement n'est pas, mais *ne doit pas* être humain ?

Toute conception qui détourne l'homme de la fin à laquelle il a été destiné — et, à ma connaissance, aucune théorie sur la création du monde ne nous a appris que l'homme a été créé avec le numéro d'un compartiment déterminé — toute conception de ce genre, aussi « scientifique » qu'elle soit, ne fait qu'animaliser l'homme, le ravaler au rang de la bête et rabaisser la race qui s'en inspire bien au-dessous de toutes celles qui pensent tout bonnement, tout simplement, que l'homme a été créé à l'image de Dieu, pour vivre sa vie en faisant son devoir envers la mère nature et soi-même.

Les Allemands devraient se le tenir pour dit. Non seulement *ils sont incapables de vaincre, en tant que soldats; mais en tant qu'hommes, ils ne peuvent prétendre à la première place parmi les peuples. Ils ne le peuvent pas, pour l'unique, mais capital motif, qu'ils ne sont pas des hommes, qu'ils ont réussi, grâce à leurs efforts répétés, à ne plus être des hommes.*

La première place dans l'humanité appartiendra à la nation pour laquelle les Allemands de 1914 ne trouvaient pas assez d'ironie ; à ces Français qui ont peu d'enfants, à ces Français minés par la maladie, à ces Français dont la vie de famille est dévoilée à tous par ces romans bons pour l'Orient ; à ces Français insouciants, légers, frivoles, capables tout au plus de divertir le vainqueur, au lendemain de son triomphe, par leur cabotinage

de coulisses et la virtuosité de leurs étoiles, et d'envoyer chaque année à Berlin l'inévitable stock de chapeaux et toilettes féminines qui apprennent à la douce moitié de la « bête blonde » comment il sied de s'habiller.

Les Français, qui ont fait preuve de toutes les nobles vertus que pouvait cacher une discrétion aristocratique absolument supérieure, les Français, qui ont montré leur profond dédain pour toute réclame et ostentation, garderont ou plutôt *peuvent* garder quelques défauts, qu'ils ont été les premiers à reconnaître, à populariser et à exagérer. Qu'importe ! Ces « blagueurs », ces dignes représentants de la gaîté gauloise, incapables, tout comme leurs pères, de se livrer à cet élevage discipliné, *echte disziplinierte Menschenzucht,* auront la première place du monde. On les prendra en toute circonstance comme modèle et comme exemple, non pour singer leurs manières, — on le fit déjà en Orient — mais pour acquérir leurs qualités. Comme aux dix-septième et dix-huitième siècles, comme à l'époque de la Révolution et à celle de Napoléon, l'humanité entrera dans une ère française. Et son influence au dehors étant plus puissante, la nation en sera plus agrandie encore. En effet, il n'est pas question, cette fois-ci, des fêtes resplendissantes d'une cour, du langage empreint de grâce et de distinction d'une aristocratie, de la contagion de certaines idées ou du charme irrésistible de telle personnalité. Ce qui reprendra, c'est *tout ce qu'une*

nation a en elle de plus profond, de plus fondamental et de plus général.

Il en sera ainsi, parce qu'aucun autre peuple n'a cumulé en lui un plus grand nombre de ces sympathiques vertus, dont l'ensemble constitue la définition même de l'humanité, brave, charitable, agissante et pénétrée d'idéalisme.

L'Allemand, dieu tombé qui ne se souviendra pas des cieux, aura cependant une consolation. La voici :

De quelle manière se manifestera la primauté française ? Visera-t-elle à des annexions, après avoir créé, par « ordre supérieur », beaucoup d'hommes, exempts de maladie, bien nourris, bien forts, — bonnes bêtes puissantes et soumises — dont elle fera un argument pour revendiquer des territoires étendus ? Les Français soutireront-ils toutes les richesses de la nature à seule fin d'inonder le monde de leur camelote, dédaignant la probité et dépravant l'art ? Engloutiront-ils l'humanité tout entière pour alimenter l'invraisemblable troupeau national ?

Assurément non. L'assassin, le destructeur, le profanateur, le démolisseur de la grande guerre, sifflera dès lors entre ses dents : Sont-ils bêtes, ces Français ! Ce n'est pas ce que j'ambitionnais !

Jassy, le 19 mars 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 134.

L'AUTRICHE-HONGRIE — SES DROITS A L'EXISTENCE

La guerre actuelle est une véritable revision générale des droits à l'existence de chaque peuple, de chaque État. Elle a jeté une aveuglante lumière sur les capacités de tel ou tel groupe, de telle ou telle organisation politique. Personne ne peut se soustraire à cet examen minutieux et impitoyable; les neutres eux-mêmes y ont passé, et sous le couvert mystérieux de leur situation politique on a trouvé les indices édifiants de leur politique économique et les penchants irrésistibles de leur âme. D'ailleurs, ceux dont la revision n'aura pas été achevée seront appelés à jouer dans l'avenir un rôle infiniment plus effacé que les peuples et les États qui n'ont point reculé devant le sacrifice.

Point n'est besoin de ces traités, dont les clauses ne sont jamais absolument impartiales, pour fixer le rang de chacune dans la hiérarchie européenne et mondiale. Quels que soient les traités et leurs clauses, tout est dès maintenant pesé, et bien pesé; l'expérience de ces trois années de guerre, ayant supprimé les contrefaçons les plus savantes et dissipé les illusions les plus tenaces, est à ce titre décisive. Il se pourrait même que, lors de la conclu-

sion de la paix, le hasard, la destinée — comme on voudra l'appeler — se montrât à certains plus favorable qu'ils ne le mériteraient; mais ces injustices seront réparées, suivant le cas, par un nouveau conflit à échéance prochaine si l'injustice est flagrante, par des révolutions intérieures ou par des réformes impérieusement exigées et accordées avec empressement. De toute façon, les choses rentreront dans l'ordre naturel, dans l'ordre qui *doit être,* après cette grande épreuve.

Quelle était la France d'avant-guerre, d'avant le sacrifice sublime et la démonstration éclatante de forces dont elle ne faisait point une menace, et d'énergie farouche cachée par une vie morale puissante et si noblement discrète? Et quelle est la France d'aujourd'hui, aux yeux de l'univers, aux yeux mêmes de ses ennemis, dont le rêve serait de s'entendre avec elle pour étayer leur politique future? D'autre part, avec quelle brutalité cette guerre n'arracha-t-elle pas à l'Allemagne son masque d'airain, pour mettre à nu ses profondes faiblesses! Et combien vaine se révéla l'attente des rivaux, en matière de commerce mondial, de l'Angleterre, qui s'imaginaient que cette nation « vieille » et dépourvue de vertus guerrières, « cette Carthage gorgée de richesses », s'écroulerait à la première chiquenaude tant soit peu hardie! Il faut également reconnaître qu'en ce qui concerne les Turcs, les avis ont quelque peu changé, du moins dans certains cercles.

Mais, s'il était question du démembrement de l'Empire ottoman, une destinée semblable était réservée à l'Autriche. On s'imaginait qu'au premier choc elle perdrait son équilibre, s'écroulerait et offrirait au monde le spectacle d'une ruine sans précédent. Les « nationalités », songeait-on, n'attendraient pas les ennemis provoqués par le fol orgueil de Tisza et les intrigues d'une coterie militaire ; d'elles-mêmes, sans préméditation, sans préparation aucune, spontanément et irrésistiblement entraînées par l'instinct, elles frapperaient, anéantiraient l'odieux conglomérat.

Rien de tout cela n'arriva. La catastrophe ne se produisit pas au début de la guerre, lorsqu'elle était attendue, non seulement par l'espoir des voisins intéressés, mais par le sentiment de justice du monde entier. Elle ne se produisit pas plus tard, à la suite des premiers grands revers, assez inquiétants cependant pour entraîner l'exécution d'importants travaux de défense autour des deux capitales. Les difficultés économiques elles-mêmes, qui, sans être aussi graves que celles de l'Allemagne affamée, ont cependant durement éprouvé la population des villes, habituée à la vie aisée des temps de paix, n'y firent rien.

Là-dessus, voilà les publicistes et les politiciens austro-hongrois, surpris eux-mêmes de voir se réaliser des espérances qu'ils s'avouaient hardies, d'affirmer à l'exemple des Jeunes-Turcs de Constantinople, mais naturellement, avec plus de morgue

encore, qu'il n'y a pas de problème autrichien — partant hongrois — qui tienne, que la question de l'avenir de l'Autriche-Hongrie ne se pose même pas, qu'il n'y a lieu, tout au plus, que d'entamer en famille quelques sages et paisibles discussions sur des choses qui ne regardent personne, et qu'on aura soin d'envisager sous l'angle étroit des imprescriptibles intérêts des Habsbourg et dans les limites d'une obéissance inconditionnée à la dynastie.

La monarchie ne s'est pas écroulée à l'époque et de la manière prévues. C'est un fait. Mais ce fait ne constitue aucunement un droit d'existence et comme une autorisation morale de vie à l'avenir.

Voici pourquoi :

L'inertie a des forces qui se manifestent sous des formes laides, mauvaises et inutiles. Ces forces, puisqu'elles appartiennent au passé, puisqu'elles sont de simples *habitudes, des routines qui coupent les ailes à l'essor de la vie,* n'ont rien à voir avec l'évolution nécessaire des choses. Si la double monarchie, que François-Joseph légua à son jeune neveu Karl ne s'est point dissoute d'elle-même, c'est uniquement parce que ses habitants avaient pris l'habitude, cristallisée au cours des siècles, de vivre ensemble. Leur volonté de continuer cette même vie ressemble assez à l'hésitation du forçat, qui, sur le seuil du cachot où il croupit dans les ténèbres, est aveuglé par l'éblouissante liberté et se retourne, comme pour jeter un dernier regard au réduit, auquel il a fini par trouver quelque mauvais

charme. Mais si hésitation il y a, ce n'est pas pour les réjouissants attraits du bagne, mais pour les douleurs d'un cœur ulcéré, pour tout ce que l'âme pantelante du malheureux laissa entre ces murs maudits !

Ce qui justifiera l'existence d'un État après cette guerre, c'est la *vitalité réelle, active,* dont il aura fait preuve, ses aspirations vers le progrès et non la résistance passive, grâce à laquelle il lui fut permis jusqu'à présent de végéter. On n'assomme pas celui qui croupit dans le marasme dont il ne se relèvera jamais, mais on l'exclut de la vie laborieuse et féconde des hommes sains.

Or, Vienne et Pesth pensent avoir trouvé une réponse péremptoire à ce dernier argument. La double monarchie possède *elle aussi* des forces créatrices. On n'a qu'à s'en rapporter à la bravoure, à la grande et belle bravoure dont firent preuve, sur tous les champs de bataille, les soldats de l'Empereur et Roi. D'où les contradictions infinies avec les communiqués de l'ennemi, afin de prouver justement combien solides et indiscutables sont les droits à la vie, fondés sur de tels faits, de la double monarchie.

Oui, sur tous les fronts, au fond des vallées et sur les pics perdus dans les nuages, ces soldats montrèrent une bravoure admirable, riche de garanties pour l'avenir. Mais ce n'est pas l'État qui peut se réclamer de cette bravoure, ce sont les nationalités. Elle n'est pas à lui, mais à elles. Et

les nationalités, on le voit bien là où la discipline militaire est quelque peu relâchée, font opposition à l'État, sont contre lui. Et si preuve de vitalité il y a aujourd'hui, cette vitalité se manifestera demain par les coups impitoyables dont elle frappera la carcasse politique qui prétend se fonder sur elle pour prolonger sa vie stérile.

Laissons donc à l'Autriche-Hongrie la fierté de la belle énergie de ses combattants. Peut-on empêcher l'âme des ruines de regarder avec attendrissement les jeunes arbres vigoureux qui élancent leur cime vers la lumière, alors que leurs racines profondes sapent les derniers fondements et que les branches, dans leur essor, font craquer les suprêmes jointures?

Jassy, le 20 octobre 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 270.

LES ALLIÉS DE L'ALLEMAGNE

Les Alliés que l'Allemagne — toute glorieuse, toute puissante, toute conquérante soit-elle — trouva, en cherchant bien, sur la terre, pour les associer à la guerre actuelle et à la « Mitteleuropa » future, Hongrois, Turcs et Bulgares, lui sont d'un grand secours. En effet, y a-t-il quelque chose qu'on ne puisse demander, exiger de ces acolytes passés maîtres dans l'art de la rapine, et dont la nature fit le trait d'union entre les pays germaniques et les plus lointaines contrées visées par de folles prétentions? Si, au point de vue militaire, les égoïstes de Sofia s'obstinèrent à lutter seulement pour la Macédoine, pour la Moravie et la Dobrodja — provinces qui lui appartiennent de droit — s'ils consentirent, poussés uniquement par leur soif de vengeance, à envoyer des troupes pour briser la résistance roumaine dans les plaines de Munténie, sans jamais vouloir participer aux multiples offensives et défensives qui ne les touchaient point directement, les Turcs, eux, se comportèrent d'une tout autre façon que leurs bons amis les Bulgares : les divisions ottomanes luttent encore en Galicie, pour des fins qui font tressaillir — mais d'indignation — le grand Mahomet dans sa tombe. Au

point de vue économique, les réquisitions opérées en Bulgarie ont soulagé un peu les villes affamées de l'Empire, et la Turquie n'a jamais cessé d'envoyer des vivres, bien que, à certains moments, Berlin dût sauver Constantinople de la famine. Enfin, si ces « brillants seconds » vivent des deniers de l'Allemagne, le jour des règlements de comptes, les financiers berlinois s'arrangeront pour ne rien y perdre.

Avec les Hongrois, cela ne marcha pas sans quelques difficultés, — je ne parle plus de l'Autriche qui, ayant perdu depuis longtemps son indépendance, ne peut plus songer à ses propres intérêts. Ces autres égoïstes de Budapest, qui cachent sous un masque de galanterie leur barbarie native, possèdent à un suprême degré l'art de tendre les mains vides pour s'emparer de ce que les autres leur apportent à pleins bras. Ils ont pour cela toute l'expérience acquise dans leurs relations « dualistes » avec les Autrichiens. Les ruses sournoises dont ils se servent, toutes les fois qu'il s'agit de renouveler le pacte de 1867, constituent un modèle du genre, et l'entêtement mongolique triomphe toujours de la plus juste, de la plus légitime résistance.

Aujourd'hui ils appliquent le même système aux Boches de première classe de Berlin. A-t-on jamais vu un Magyar, ou même une de ces « nationalités » que la destinée impitoyable tient encore dans leurs chaînes, lutter à Verdun où dans les Flandres ? Et ce ne fut qu'au jour où la route de Pesth sembla

ouverte à l'ennemi, que de vrais Hongrois de la vraie Hongrie, les honveds, se montrèrent en Galicie ; ils préféraient s'illustrer là où le nombre leur assurait une écrasante supériorité, sur quelque faible secteur valaque. Enfin, dès que la furie ostentatoire et calculée de l' « homme magyar » se sentait chanceler, elle faisait appel aux sentiments du devoir de l' « homme allemand », du précieux Nemetember !

Ainsi, bien que le nombre de ses ennemis — petits ou grands, proches ou lointains — augmente chaque jour, bien qu'une coalition formidable, véritable plébiscite des nations, se dresse contre les buts et les moyens des germaniques, l'Allemagne est obligée de se contenter des trois alliés qu'elle réussit dès le début à racoler : le Hongrois, qui l'aida à déclencher la guerre, le Turc qui la suivit dans l'espoir d'échapper à la mort, le Bulgare qui ne serait aucunement fâché d'arranger ses petites affaires. Magyar, Turc, Bulgare, voilà les trois comparses que l'Allemagne, — fier Empire de Guillaume II, dédaigneux des « races inférieures », — s'associa aux jours de ses plus grands efforts, pour comparaître devant l'Histoire et lui fournir des pages qui feront trembler d'horreur les générations futures.

Il est probable que la bande des junkers, faisant coterie autour du Kaiser, a très peu de considération pour les historiens actuels ou à venir. N'est-ce point le grand Frédéric, créateur de la

mentalité boche, qui lâcha ces mots : « Je fais ce que bon me semble; il se trouvera toujours un pédant pour prouver que j'avais le droit de le faire » ? Oui, mais les Allemands ne penseront peut-être pas toujours comme le grand, mais si mesquin, Frédéric, et d'autres que les Allemands se chargeront heureusement d'écrire l'histoire.

Alors cette véridique image des douleurs du genre humain montrera à la civilisation saisie d'horreur l'Allemand rivé à tout jamais au Bulgare, au Turc, au Magyar, ces vulgaires bourreaux, dont elle mettra au jour, dans toute sa crudité, la « génialité » respective, partiellement dévoilée d'ailleurs par les propres ethnographes, anthropologistes et philosophes de l'impérial maître et « frère d'armes ».

Il se peut aussi que l'Allemagne, s'exagérant les avantages qu'elle devait tirer de ses alliances, ait voulu courir ce risque.

L'avenir la détrompera et lui fera cruellement sentir encore une honte.

Hongrois et Bulgares, Bulgares et Turcs — auxquels les « Prussiens des Balkans » ressemblent sur plus d'un point — sont des peuples *éminemment parasitaires*. Tel est l'esprit de toutes leurs traditions. Leurs folles prétentions elles-mêmes ne sont pas tant les manifestations d'une sotte vanité et insupportable présomption, que celles d'un véritable instinct parasitaire, vraies sangsues qui sucent jusqu'aux os « soumis » et « amis » !

L'Allemagne ne tardera pas à trouver lourd le fardeau qu'elle se sera mis sur les bras. Que d'emprunts à souscrire, que de besoins à parer, que d'œuvres d'inimitable « Kultur » à encourager, patronnant toute la réclame déployée par ces ignares tapageurs ! Et si jamais la race germanique pensait avoir récupéré ses droits à l'estime des honnêtes gens, on lui montrera ses compromettants « amis », ses compagnons de la Grande Guerre, qui se chargeront de la souiller avec toute la désinvolture de leur vulgaire familiarité !

Ils seront les premiers à se plaindre, les premiers à crier, à réclamer, à exiger leur récompense. Récompense ? Et de quoi donc ? *D'avoir sauvé l'Allemagne, parbleu !*

En effet, personne ne voudra approcher de ces parasites. Bon gré, mal gré, ils resteront les comparses perpétuels de ceux avec lesquels ils essayèrent d'égorger l'humanité.

Et il n'y a pas de châtiment plus terrible, pour un peuple fier, que la dégradation irrémissible d'une alliance ignominieuse.

Jassy, le 20 août 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 227.

MESSAGE IMPÉRIAL

A l'occasion du troisième anniversaire de la guerre, l'Assyrien de Berlin a jeté au monde un cri de triomphe, parlant au nom du peuple qui lui est attaché par les lourdes chaînes de la complicité et dont les moignons sanglants jonchent la terre.

Certains pensent qu'il est sincère. « Il croit », disent-ils, à la mission que son peuple est appelé à remplir, étant le plus puissant de tous, le peuple élu, celui que « le Dieu de la victoire » protège; « il croit » que lui, « l'oint du Seigneur », représente ce peuple dont la volonté et l'intelligence, tendues dans un effort suprême, aspirent au but à lui assigné par la Providence. Souverain pasteur, empereur à la mode de Charlemagne, berger armé contre les loups d'un savant bâton de commandement, il vole aux quatre coins de la Mitteleuropa, dans un tourbillon d'invincible puissance, qui enlève aux plus braves toute velléité de résistance.

Mais il y a une difficulté. Un individu qui n'est pas atteint de monomanie, qui, abstraction faite de ses tares héréditaires — au dix-neuvième siècle la Prusse compta un fou parmi ses rois, le propre frère de Guillaume Ier — parle le langage d'un homme normal et fait preuve d'une intelligence

assurément supérieure à celle d'un exemplaire commun de sa race, cet homme, dis-je, pour arriver à se pénétrer de la mission divine que lui et son peuple auraient à remplir, pour acquérir la certitude absolue d'une victoire indéfectible, soumet, au préalable, sa conscience et sa pensée aux assauts lancinants du doute et aux déchirements impitoyables de luttes intérieures, même si ces luttes n'aboutissent qu'à renforcer la certitude d'invincibilité, qui met au visage le masque d'airain du conquérant-né. Une grande conviction est faite, si je ne me trompe, d'un examen perpétuel, impitoyable, des éléments qui la composent, d'un douloureux et patient travail de conscience, au bout duquel la foi triomphe de toutes les contradictions intérieures, de tous les obstacles extérieurs, durcie et comme trempée au contact des choses.

Or, chez Guillaume II, rien de cette intéressante lutte intérieure qui, si discrète soit-elle, dévoile toujours le tréfonds d'une personnalité et vous fait hésiter, ne sachant s'il faut admirer le héros ou compatir aux douleurs de l'homme qui sacrifie tout au premier. — Il « pleure les morts », la vue de ses soldats « le remplit de fierté », son « cœur saigne » pour les disparus prisonniers chez l'ennemi, soumis, il le sait, mais il ne le dit point, à un régime infiniment meilleur que celui qu'il inflige aux malheureux tombés entre ses mains. La reconnaissance de la Patrie coule de ses lèvres sacrées.

Ayant eu connaissance des discours prononcés au Reichstag et répétant ce qu'il a déjà fait dire par le Chancelier, il affirme solennellement que « nul égoïsme vain » ne le pousse, qu'il n'a point en vue des buts de conquête et de domination, — il omet cette fois de dire qu'il ne les eut jamais. Il ne veut que « mener à bien la défense de la patrie » et il a l'inébranlable volonté de le faire, ainsi que toute la nation. Car, lorsqu'il parle, toute la nation parle par sa bouche, mais elle ne parle qu'alors. Or, vouloir c'est pouvoir.

D'ailleurs, volontiers il mettrait le sabre au fourreau, ce sabre à jamais souillé du sang de l'univers innocent, et que seule la flamme cuisante de la défaite ou le feu dévastateur de la révolution saurait purifier après l'avoir refondu. Il le ferait tout de suite, si les ennemis envieux de la prospérité de l'Empire « ne tendaient pas des griffes menaçantes pour s'emparer du sol allemand ». C'est donc sur l'ennemi que retombe toute la responsabilité, c'est lui qui « a répondu par le mépris à ses paroles de paix », c'est lui qui « ridiculise le nom allemand dans le monde entier », c'est lui qui « prépare encore de terribles épreuves à la nation allemande ». A bon entendeur, salut! C'est l'ennemi qui veut la guerre; si, au lieu d'accepter la paix Hindenburg, il fait encore « durer les calamités de la guerre », eh bien! « les coups les plus rudes seront pour lui et non pour nous ».

En effet, il est impossible que l'Allemand ne

vainque pas ; « il connaît sa force », « il est décidé de l'employer ». L'ennemi n'a-t-il pas « senti de nouveau comment l'Allemagne savait lutter et vaincre » ? La campagne de Galicie, modèle de loyauté et d'honneur, ne le lui prouva-t-elle point suffisamment ? « La gloire allemande » lavée dans le sang brille d'un éclat singulier, car ce sang est toujours du sang ennemi ; du corps des Allemands sacrifiés ne s'écoule pas une goutte de sang, seuls jaillissent des rayons de gloire. Il y a de la « gloire allemande » à donner par brassées ! « Gloire » pour nourrir les affamés, « gloire » pour couvrir les va-nu-pieds, « gloire » pour donner des yeux aux aveugles et des mains aux manchots, « gloire » pour sécher les larmes de ceux qui pleureront toujours. La source même de la « gloire » a parlé. Elle a la certitude de donner à ses « glorieux » un « Empire puissant et libre » en allongeant les lourdes chaînes de l'esclavage germanique au delà de ses frontières.

Tel est le message impérial. Le mensonge se cache sous chaque mot. Où est le mystique qui rêve d'un monde meilleur et plus pur ? Où est le croyant qui élève, qui purifie tout, par l'ardeur de sa foi ? Où est le visionnaire dont la vue porte au delà de la limite qu'il assigne comme but au troupeau qui le suit ? Où est le sincère capable, sur la route arrosée de son propre sang — que lui importerait dès lors le sang des autres ! — d'avoir l'âme brisée et régénérée par une illumination

surhumaine, par une conversion sublime analogue à celle du chemin de Damas ?

En revanche, l'hypocrite religieux, impérial imitateur de Raspoutine, couvre le monceau sanglant des offrandes exigées par sa folie, sous le linceul de pourpre et d'or des paroles empruntées à l'Évangile auquel il ne croit pas.

Tel apparaît Guillaume II, sur le seuil de cette quatrième année de malheurs qu'il inflige à l'humanité.

Jassy, le 24 juillet 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 272.

LES DIRIGEANTS ACTUELS DE L'ALLEMAGNE

Pour comprendre la longue suite de fautes criminelles accumulées comme à plaisir par l'Allemagne depuis de longues années et surtout depuis le commencement de la guerre, il faut connaître les chefs aux mains desquels ce peuple de 68 millions d'hommes, perclus dans une obéissance aveugle, a abandonné tous ses droits.

Il serait intéressant, bien entendu, de connaître individuellement ces hommes acharnés à conduire leur pays à l'abîme, de savoir d'où ils viennent, quelles furent leur carrière et leur vie, avant que le caprice du sort leur livrât la destinée du monde. Mais il est plus intéressant encore de savoir à quelles *catégories* ils appartiennent, quelle espèce d'hommes sont ces individus, qui, tout en pratiquant la politique de casse-cou de Guillaume II — vieux pacifiste qui marcha, un beau jour, sur une herbe mauvaise — savent si bien flatter les instincts autoritaires de ce « dieu de guerre », sans oublier pourtant, au milieu des plus abracadabrantes théories, d'arranger au mieux leurs petites affaires.

Quelques mois après être monté sur le trône, dont il fit une scène baignée d'étrange et aveuglante

lumière pour la galerie, l'empereur de toutes les innovations, ce Caligula des temps nouveaux — nom que lui donna dans une brochure furieusement poursuivie par la police l'historien Quidde, sans se douter qu'il y avait du Néron dans ce César de la décadence — eut un premier geste : il renvoya Bismarck. Puis, à cor et à cri, il annonça à son peuple et au monde entier son avènement, car on devait savoir, *urbi et orbi,* qu'il était le seul maître de la Prusse, partant de l'Allemagne, c'est-à-dire qu'il entendait devenir le *Kaiser der Welt.* « Par la grâce de Dieu », — il avait déjà engagé *Gott* à son service — « je suis l'officier commandant le navire de l'État. Les voies sont si changées. En avant, et à toute vapeur ! »

L' « officier commandant » qui inscrivait sur le registre de l'Hôtel de Ville de Berlin le vers d'Homère, selon lequel un seul maître vaut toujours mieux que plusieurs, avait besoin, malgré toute sa science, malgré ses nombreuses et instructives lectures, — dix mille volumes de sa bibliothèque concernent la guerre — malgré ses lointains et édifiants voyages et le talent qu'il mettait à en tirer profit en toute occasion, s'agît-il d'un simple entretien de quelques secondes, — il avait besoin, dis-je, d'un interprète de sa volonté, ne fût-ce que pour ne pas descendre des hautes sphères où planait son impériale majesté. En outre, la folle vanité qui domine ce maître des maîtres devait s'entourer du vil essaim des adulateurs, car l'idole respirait avec

délices l'enivrant parfum de l'encens trompeur, sans lequel certains « génies » ne peuvent ni vivre ni créer.

Ainsi, celui qui est « seul responsable devant Dieu » — et c'est une « responsabilité écrasante », — celui qui seul a le droit d'ordonner et de voir tous les autres lui obéir sans broncher, dut s'adjoindre un *chancelier;* en outre, une imposante *coterie* se forma d'elle-même autour de lui, poussant des ramifications dans toutes les classes de la société.

Le chancelier de ses rêves, il ne le trouva jamais. Qui pourrait, en effet, s'accommoder de l'immixtion directe, incessante, impérative et fantasque, d'un souverain qui veut marquer tout travail de l'empreinte de ses idées et de ses projets, sans s'inquiéter le moins du monde des conflits constitutionnels qu'il aura provoqués, et que d'autres seront appelés à résoudre devant le Parlement et devant le pays ? Dans la recherche inquiète et nerveuse de « son homme » le Kaiser essaya des généraux : Caprivi, — des diplomates : Hohenlohe, Bülow ; il ne trouva point à son goût l'indépendance de langage et d'action, que leur situation et leurs origines donnaient aux uns comme aux autres. Après le renvoi de celui qui eut le courage de décliner, en plein Reichstag, toute responsabilité des faits et gestes dont il n'était point l'auteur, on fit appel à de simples bureaucrates — eunuques de ce nouveau Saint-Empire — dont la volonté savait, émoussée par expérience, transmettre et exécuter les ordres reçus.

Mais l'inaptitude de compréhension et l'indifférence morale de ces dirigeants de seconde classe — Bethmann-Hollweg, Michaelis — ne furent pas sans entraîner certaines conséquences fâcheuses; elles jetèrent le discrédit sur l'Empire, le privèrent de tout prestige. Et l'Allemagne ne pouvant offrir de garanties, — c'est le mal dont elle souffre le plus aujourd'hui — se voit refuser une paix pour laquelle elle sue sang et eau sur tous les champs de bataille.

Mais c'est la camarilla de la cour qui est surtout cause des calamités dont souffre ce peuple dévoué et travailleur.

Bariolé de démocratie au commencement de son règne, de l'« ère nouvelle », le troisième César germanique fit entrer dans la garde de ses junkers « fidèles au trône » des personnalités appartenant au monde de l'industrie et du commerce — jamais des intellectuels, malgré son outrecuidant dilettantisme — et qui s'étaient élevées « par leur propre mérite ». L'amitié qu il montra à Krupp, au gendre de celui-ci, von Bohlen, à Zeppelin, comte assurément, mais à ses yeux surtout inventeur, est bien connue. On connaît moins ses relations avec Ballin, cet aventurier israélite, dont l'audace incroyable ne recula ni devant l'escroquerie ni devant le crime, bouleversa tous les transports maritimes et se trouva à la tête d'une spéculation effrénée sur les transatlantiques. Enfin, ne voyons-nous pas cet autre arriviste, Georg Bernhard,

jouer au « Disraeli allemand », lui qui, simple garçon de recettes, il y a quelques années à peine, ne pouvait rêver qu'il serait appelé à « diriger l'opinion publique » de son cabinet de directeur de la *Gazette de Voss?*

Dans tous les domaines de la vie publique, ces exemples font venir l'eau à la bouche à tant d'autres! Les carrières d'Erzberger et de Scheidemann sont là pour le prouver. « Hommes nouveaux », assurément, mais *quels* hommes!

Voilà donc la classe dirigeante, bureaucrates effacés ou généraux d'antichambre, comme von Moltke II qui traîne le boulet de la catastrophe militaire de 1914; voilà ce monde nouveau de vulgaires énergies sans scrupules, brûlé par la seule flamme d'une ambition déréglée et la sordide passion du lucre, qui culbuterait l'humanité sur son passage, pourvu qu'il arrive à ses fins; voilà les marionnettes que Guillaume II fait danser sur la scène magique de sa folie, voilà les chefs de l'Allemagne!

Faudra-t-il s'étonner encore de la voir galoper à sa perte et ensanglanter l'humanité dans sa course folle et égarée?

Jassy, le 4 octobre 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 105.

L'AVANCE AUTRICHIENNE

C'est un fait. Ne rencontrant pas la résistance à laquelle nous nous attendions, sans cependant pouvoir la déterminer, les Austro-Allemands avancent vers nos frontières. Source de douleurs, de terribles douleurs, si l'on pense à l'admirable preuve de réorganisation matérielle et morale que nous venons de donner, à la fierté qui gonflait nos cœurs à la vue de notre chère armée refaite, aux espérances justifiées que nous fondions sur cette offensive impatiemment attendue et qui devait nous rendre une partie au moins de notre territoire. Source d'indignation aussi et de révolte contre ces forces obscures, qui détournent les hommes de leur droit chemin pour les entraîner vers le mal, vers un mal plus grand que devaient écarter leurs efforts. Mais pas du tout justification d'une désespérance outrée doutant, au moment où d'épais nuages surplombent le ciel, de l'existence même du soleil. Cela, non.

S'il y a une race — et je parle de ceux qui sont vraiment de cette race, et non des individus dont nous devrons radicalement nous séparer demain, sous peine de subir encore l'influence néfaste de leurs affinités ancestrales — s'il y a, dis-je, une race

à qui tout le passé interdise le doute et le désespoir, c'est bien la nôtre. Son histoire n'est-elle point tissée de fatalités qui l'ont toujours empêchée de remplir le rôle auquel la destinaient son intelligence et sa beauté, son énergie patiente et tenace, et la vive sympathie qu'elle inspire à ceux qui la connaissent de près ? Cependant jamais une génération ne douta, jamais nos ancêtres ne dirent : « C'est fini, laissons la place à d'autres ; ce pays demande de nouveaux maîtres qui souffriront moins et travailleront davantage ». Au contraire, pour raffermir leur résistance au milieu des vicissitudes apportées par les oppresseurs, ils noyèrent la douleur dans la haine, dans une haine loyale et vengeresse, car ils savaient par expérience que le blé lavé dans le poison est soustrait à la pourriture.

Il ne faudra pas nous armer, pour affronter la menace qui se dessine à l'horizon, — et toutes ses conséquences, si elle venait à se réaliser — d'une force d'âme supérieure à celle dont firent preuve nos pères, lorsque, il y a environ une soixantaine d'années, les circonstances étant à peu près les mêmes, les coups ne paraissaient moins rudes que parce qu'ils meurtrissaient un idéal, tout aussi élevé, mais de moindre envergure.

A l'exemple du parasite qui guette l'organe le plus exposé et l'instant où il l'est le plus, pour entreprendre son œuvre de destruction, l'Autriche, ce parasite de l'Europe, choisit le point faible et le moment propice. Son histoire est une longue suite

d'invasions lâches, ayant pour but de fournir des esclaves à une dynastie incapable de s'élever à un idéal d'État, mais acharnée à conserver toute sa pompe médiévale et le nombre invraisemblable de ses fonctionnaires inutiles, qui ne peuvent ni ne veulent servir en quoi que ce soit la société.

En 1853, la guerre éclata entre la Russie et la Turquie soutenue par la France, l'Angleterre et la Sardaigne, noyau de l'Italie d'aujourd'hui. L'Autriche, — tout comme en 1775, alors qu'elle n'était pour rien dans la guerre russo-turque — n'était rien moins que tentée de prendre part à la guerre; elle prit toutes ses mesures pour rester à l'écart, mais se tint à l'affût, prête à saisir la proie que laisseraient échapper les autres. Le rapt de la Bukovine n'était que le prélude de la conquête de la Moldavie et de toutes les terres roumaines. En effet, il livrait aux Autrichiens les régions où prennent naissance les grandes rivières moldaves et les hauteurs dominant les plaines des districts septentrionaux de la Moldavie. Au moment où les *Russes se retiraient* sous la pression de l'Europe, une convention signée par le Sultan permettait aux Autrichiens — au nom de l'Allemagne ils proclamaient le droit de celle-ci à la possession du Danube — d'occuper le pays des Carpathes au Danube. Les armées impériales, Hongrois, Italiens, Croates, Polonais, firent leur entrée dans Bucarest, le 6 septembre 1854; peu de temps après, le baron de Hess amenait à Jassy les mêmes

bandes de « l'ordre et de la discipline ». « Nulle part je ne vis, raconte un témoin oculaire de Bucarest, non seulement de l'enthousiasme, mais la moindre trace de bonne volonté envers l'envahisseur. » Les habitants de Jassy gardèrent la même attitude.

Près de quatre ans, les Roumains furent soumis à un régime inique ; aucune humiliation ne leur fut épargnée. Le peuple, fort de cette foi divine qui lui faisait pressentir que le mal ne pouvait s'éterniser, supporta tout sans broncher. « Le Valaque ne veut rien savoir, disent les Hongrois, mais il n'oublie jamais. » Souhaitons tous d'avoir moins à supporter que nos ancêtres ; cependant, s'il faut boire le calice jusqu'à la lie, faisons comme eux, restons dignes dans l'adversité.

A ce moment-là aussi, les chefs qui, en 1848, avaient demandé la grande Roumanie — et non seulement l'indépendance et l'union des principautés — avaient dû s'exiler, quitter le pays où, à moins de plier genou devant l'ennemi, ils ne pouvaient être tolérés. Ils partirent, emportant le pays dans leur cœur, combattre à l'étranger pour le triomphe d'une cause qui n'avait plus un coin de terre où planter son drapeau. Et l'étranger, connaissant ces Roumains séparés à tout jamais peut-être de ce qu'ils avaient de plus cher au monde, connut la Roumanie. Enfin, la destinée vaincue récompensa, après les avoir si durement éprouvés, ces pauvres gens et donna aux vaincus de 1848, aux asservis de

1854, aux exilés d'Occident, la Roumanie de leurs rêves, et là où Hess et Coronini avaient exercé leur lourde domination, Alexandre Conza reçut le sceptre des anciens voïvodes.

Sous le coup d'une terrible menace, le souvenir des douleurs surmontées consola et raffermit nos cœurs, mieux que n'importe quel discours.

Jassy, le 25 juillet 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 201.

UN AUXILIAIRE DE NOTRE CAUSE
LE COMTE APPONYI

On parlait depuis quelque temps de la fermeture des écoles roumaines d'Ardéal et de Hongrie. Le nouveau ministre de l'Instruction publique, le comte Apponyi, serait l'initiateur et l'exécuteur de cette mesure. Notre presse protesta, comme c'était son devoir, contre cette félonie.

Pendant longtemps nous nous sommes abstenus de qualifier l'acte, tant la chose nous semblait impossible. Un pays peut être gouverné par des ministres dépourvus d'intelligence, de caractère, de moralité ; on a même eu l'exemple d'un ministre atteint de folie, bien avant que sa maladie fût médicalement constatée. Mais on n'a jamais vu un ministre qui poussât la monomanie jusqu'à employer toutes ses forces, toutes ses ressources et même le crime, pour mettre en œuvre son idée fixe, par n'importe quels moyens et quelles que fussent les circonstances. Si un tel ministre est toléré, c'est qu'il a réussi à communiquer l'obsession à d'autres, au peuple entier.

Tout le monde connaît les belles choses réalisées par cet Apponyi. Apôtre de la magyarisation, il a évité la lutte avec les hommes mûrs, qui pouvaient

se défendre, et a essayé de soutirer l'âme innocente et candide des jeunes enfants. Sa loi, la fameuse « loi Apponyi » rendait si ardue la tâche de cet enseignement impérieusement exigé, payé malgré une noire misère et chéri de toute la force de l'âme par les nationalités de Hongrie, que ses pauvres écoles végétaient certainement encore, mais ne pouvaient plus vivre. On ne pouvait plus apprendre en langue roumaine à être Roumain : tel était le but. On devait se contenter d'entendre sa langue maternelle ânonnée par quelque malheureux instituteur tracassé et éternellement suspecté, qui s'évertuait à donner certaines leçons élémentaires ennuyeuses, alors que toutes les heures étaient consacrées à l'enseignement en langue magyare qu'on ne voulait point écouter. Mais qu'importe! Cet homme n'aspirait qu'à détruire, et si à la place d'une jolie maisonnette il ne pouvait point bâtir un beau palais, s'il laissait la place libre aux broussailles où s'égarent les brebis affamées de l'ignorance, en quoi tout cela pouvait-il le toucher, je vous le demande?

C'était un assez joli résultat, qui aurait dû le contenter. Mais non. On employa la guerre — cette guerre qui, pour nos frères d'outre-monts, commença par la charlatanerie du drapeau tricolore, que les Hongrois eux-mêmes leur faisaient déployer — pour ravir à ces défenseurs d'une cause qui n'était point la leur ce qui leur restait de plus cher, avec l'église : l'école roumaine. — Et cela

après 1915, après que Tisza, conseillé par l'Allemagne, eut promis dans la fameuse lettre au métropolite Metzianu d'assurer à l'enseignement roumain un plus libre développement !

On pensait aussi que cette mesure était impossible. Apponyi n'est pas seul maître de la situation ; il a des collègues au sein du ministère, et au-dessus de tous, maître de tous, il y a le « Roi », ce nouveau roi de Hongrie, qui ne sort pas, que je sache, d'un club de conspirateurs enragés par la passion de la dénationalisation.

Et voilà que *cela est possible*.

Les journaux nous annoncent, en même temps que la mesure et ses modalités, les motifs invoqués par le ministre pour justifier son geste. Ils nous apprennent également les protestations de quelques gazettes hongroises qui, par esprit de parti, conservent encore quelque santé morale et qui avouent que la mesure dont il s'agit est inspirée par la folie.

Ainsi donc et jusqu'à nouvel ordre — entendez jusqu'à ce que des professeurs nouveaux et un plus vigilant système de contrôle soient mis sur pied — toutes les écoles d'instituteurs, tous les cours de pédagogie, toutes les écoles préparatoires cesseront de fonctionner ; quant à l'enseignement primaire, il sera complètement supprimé et remplacé — les moyens font et feront toujours défaut — par les écoles magyares de l'État.

Les motifs ? La « trahison » de nos frères lors de

l'entrée des armées roumaines en Ardéal, leur manque «d'esprit patriotique ». Voilà pourquoi les villages verront leurs écoles se fermer et l'instituteur accusé de crime contre la Patrie !

*
* *

Quels sont les résultats espérés par M. Apponyi ? Il serait difficile de le deviner, car sa pensée est singulièrement obscure. Mais, quel que soit le sort réservé à l'Ardéal, pour le moment gardé par les troupes du Kaiser, il y a un résultat que M. Apponyi attend certainement de sa mesure. Il veut le cri de douleur et d'indignation de la nation roumaine.

Mais ce cri, il ne l'aura pas. Le pousser serait reconnaître, en dehors du caractère criminel de cette mesure, la possibilité pour M. Apponyi d'avoir à l'appliquer dans un Ardéal resté ce qu'il est aujourd'hui. Et cela, notre pensée se refuse à le concevoir.

Nous avons encore une excellente raison de ne pas être troublés par l'ukase du ministre de toutes les vengeances magyares.

Personne ne conteste plus nos droits sur la Transylvanie, où les nôtres sont en grande majorité. On a fait justice de toutes les erreurs historiques qui essayaient d'étayer la domination hongroise sur ce pays. Au surplus, tout le monde connaît les souffrances que les Roumains eurent à subir là-bas. Voilà de solides arguments favorables à notre cause.

Mais on parle, depuis quelque temps, en Hongrie, de réformes d'inspiration démocratique ; on fait miroiter un système électoral plus large, l'avènement d'une ère nouvelle. Et il se trouve peut-être des gens, pressés de voir la fin de la guerre, pour dire : « Voyez la Hongrie ; ne lui en voulez plus, elle est en train de se démocratiser ! »

M. Apponyi se donne la peine de les détromper, de leur montrer, avec une clarté aveuglante, *comment* la Hongrie entend se démocratiser.

Et pour sa peine, nous lui disons merci ; *merci à M. Apponyi, cet auxiliaire obstiné de notre cause !*

Jassy, le 13 septembre 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 227.

COMMENT VIVRA L'AUTRICHE-HONGRIE?

L'Autriche-Hongrie est résolue à ne pas se laisser mourir. Elle possède encore des canons — et des meilleurs, — elle a des mitrailleuses de fabrication tout aussi excellente, elle prend — Dieu sait dans quels asiles de vieillards, dans quelles maisons de convalescents et d'infirmes, repaires de la misère humaine — des hommes pour la vallée des Alpes, pour les pics sauvages de Trente et pour les trous en roc dur du Carso. Elle a des diplomates d'une onctueuse et impeccable élégance, qu'elle envoie aux quatre coins de l'univers pour nouer des intrigues, capter des sympathies et embrouiller les affaires. Diplomates officiels et toute la gamme des Magyars pommadés, élevés par les gouvernantes françaises et vivant dans l'opulence des capitaux américains importés sous forme de dot, sont à la disposition de l'Autriche pour aller tresser des couronnes fleuries à ceux qui ont laissé somnoler d'anciennes sympathies.

Mais elle a d'autres moyens encore : un jeune empereur sympathique, innocent rejeton des Habsbourg, qui s'exerce à bien tenir un sceptre que certains méchants prétendent briser sous pré-

texte que l'éblouissante dorure cache une vilaine massue ; une impératrice qui a toute la grâce charmante de l'Italie et la douce piété des madones demandant à genoux la fin des massacres et des ruines — véritable *Pietà* de cathédrale ; — un frêle enfant qui, sans savoir pourquoi, s'entend appeler Altesse impériale et héritier du trône austro-hongrois. Puis tout ce monde de courtisans de vieille noblesse rêvant encore des ambitions du prince Eugène et de ses compagnons d'armes et de victoires ; personnages jeunes et vieux, bons à tout faire : des commandants de corps d'armée, des gouverneurs de province, des ambassadeurs, des habitués de Monte-Carlo, ou même de simples professeurs de tango.

Un pays ne parviendrait-il pas à vivre avec tout cela ? Un pays dont le passé résume tant de gloire, ternie, il est vrai, par tant d'humiliations et de défaites, un pays dont l'histoire ne tient qu'en d'innombrables volumes ?

Eh bien, non !

Songez un peu à l'armée, à l'armée qui devrait constituer la force, la vie même de la monarchie. On compte par centaines de mille les jeunes gars prisonniers en Russie. Or, être prisonnier en Russie signifie, on le sait, autre chose que d'être prisonnier en Allemagne ou en Autriche, en Turquie ou en Bulgarie. La belle allure, respirant la santé et la vigueur, de nos frères de Transylvanie et de Bukovine, qui des camps russes viennent

s'engager dans notre armée, prouve que là-bas ils trouvèrent du pain et des âmes assez charitables pour le donner.

Mais il ne s'agit pas de leur santé physique ; c'est leur santé morale, leur âme, qu'il faut considérer. Cinquante pour cent, au moins, ne sont ni Allemands ni Magyars ; cinquante pour cent, au moins, n'éprouvent nulle sympathie pour ces deux races maudites. Bon nombre de ces prisonniers sont redevenus soldats, soldats de la bonne cause, soldats *de leur propre* cause. D'autres imiteront l'exemple, car, à l'ombre du drapeau enfin déployé, la contagion fait tressaillir tous les cœurs. Enfin ceux-là mêmes qui, pour une raison ou pour une autre, ne viendront pas lutter dans les rangs de l'armée nationale, auront appris en Russie *ce que signifie la vie d'un peuple maître de ses destinées, qui travaille et lutte pour lui-même et non pour des maîtres détestés et maudits*.

Que feront ces hommes, une fois rentrés dans leurs foyers, si la guerre n'a pas tué l'Autriche-Hongrie pour les libérer ? Ils trouveront chez eux des êtres chers, survivants des terribles épreuves, et auxquels la famine, la misère, la maladie, un régime de plus en plus inique, auront mis le blasphème à la bouche. Ils auront comme chefs des hommes auxquels on ne peut penser sans se dire : voilà un misérable, voilà un traître ! Ils trouveront un Parlement qui, pour jouir de quelque tranquillité, se verra forcé de donner au président le droit

d'exclure les députés, de casser leur mandat, d'interdire des candidatures indésirables.

Voilà ce qu'ils trouveront. Et *quelle sera la tenue, la ligne de conduite adoptée par les sbires cosmopolites que rien ne fera reculer lorsque ceux qui devraient défendre le pays, seront au contraire contre lui?*

Les diplomates, les courtisans, les bureaucrates et cette jeune famille innocente que la fatalité fit monter sur un trône qui est un terrible calvaire, seront-ils de taille à porter sur leurs épaules — et quelles épaules ! — un État condamné sans appel par la conscience morale d'une époque ?

Jassy, le 13 juin 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 159.

LA MONARCHIE AUSTRO-HONGROISE VEUT VIVRE

Par tous les moyens imaginables, faisant appel aux amis et essayant de leurrer les ennemis, les Hongrois se démènent pour faire renaître de vieilles sympathies anglaises qui n'oublient pas qu'un roi magyar donna, à l'exemple de Jean sans Terre, des « libertés » à ses baronnets, pour flatter certaines convictions françaises sur l'équilibre européen, pour renouveler la mémoire des temps où Kossuth et Türr vivaient dans l'Italie de la lutte pour une vie nationale, enfin pour acclamer la liberté, récemment conquise, des Russes, maudits depuis 1848 par tout Hongrois. La Hongrie demande qu'on respecte son intégrité, que nulle atteinte ne soit portée à ses frontières de 1914, au moment où d'envieux voisins la saisirent à la gorge pour la dépouiller des biens hérités de ses impeccables ancêtres.

Dès lors, l'Autriche, sans pouvoir évoquer un souvenir commun — elle ne peut plus parler à la France, comme avant 1871, d'une malheureuse Autriche antiprussienne et dépouillée par les Hohenzollern, à la Russie des alliances toujours trahies, des conspirations toujours réussies, à

l'Italie des cachots vénitiens et milanais, du Spielberg avec ses grottes et ses échafauds pour les patriotes — l'Autriche dirige ses regards pleins d'espoirs vers ce monde dont elle connaît les penchants doux, tranquilles, faciles au pardon, de l'Orient du *Drang nach Osten*, pour demander à son tour qu'on n'apporte aucun changement, par l'affranchissement des peuples qui la composent, à la carte de l'Europe.

Nous espérons que, malgré le puissant effet du mirage trompeur de l'humanitarisme sur les âmes naïves et rêveuses des révolutionnaires russes, la guerre n'aboutira pas à un semblable résultat ; car, n'oublions pas que, si l'Allemagne murmure « paix sans indemnités », c'est le cri de « paix sans annexions » que l'Autriche-Hongrie fait entendre discrètement, mais clairement, à l'oreille des partisans de la fraternité parmi les peuples. Supposons cependant que les forces militaires arrivent à s'équilibrer, que toute attaque soit suivie d'une contre-attaque, que grâce à la préparation technique, même des pays dont les réserves en hommes s'épuisent comme celles des puissances centrales, parviennent à remplacer tous les vides par la force du canon ; supposons encore que ces armées, impuissantes à vaincre, réussissent cependant à la longue à provoquer une fatigue générale et qu'ainsi on soit amené à conclure une paix blanche, c'est-à-dire que le monstre à deux têtes — magyare et autrichienne — de l'Europe Cen-

trale, continue de vivre, écrasant sous une patte, majestueusement, le globe terrestre, et brandissant de l'autre le sceptre rouillé des Habsbourg.

Que serait, dans ce cas, l'intégrité territoriale de la double monarchie ?

Pour un diplomate préoccupé uniquement de ne pas déranger les bornes frontières et de faire accepter par des manœuvres habiles, au Congrès de la paix, l'ancienne carte, c'est tout. Il n'en est pas de même pour celui qui connaît le sens profond de la vie humaine, de la vie nationale — une ou multiple — englobée dans l'État, qui raffermit cet État si elle est libre et prospère, qui le sape et le tue dans le cas contraire, sans qu'une guerre mondiale ou même le sacrifice d'une révolte intérieure soient pour cela nécessaires. Il n'en est *pas du tout* de même.

Pour celui-là — et pour nous tous — la guerre actuelle a atteint son but en ce qui concerne l'Autriche-Hongrie, même si le traité de paix ne devait pas consacrer des droits que les peuples sont disposés à se donner, qu'ils se donneront à eux-mêmes, quoi qu'il arrive.

Il n'y en a pas un, en effet, qui trouve des attraits à la tyrannie rusée, bureaucratique de l'Autrichien. Simple question de sentiments, disent les maîtres de ces peuples asservis. Oui, mais ils oublient, eux, les apôtres de la force, que le sentiment, loin d'être une entité idéologique, est lui-même une force et la plus grande, tant que

l'homme sera homme. Tous les peuples aspirent à une vie qui soit *leur* vie, avec la langue, les souvenirs, les traditions et les coutumes qui leur sont chères, à côté de frères qui, plus heureux, ont déjà réussi à se donner un pays libre, ou sur les tombes des ancêtres auxquels les oppresseurs d'aujourd'hui ravirent la liberté.

Mais quelle différence entre un idéal dont la réalisation ne peut même pas être entrevue dans le plus fou des rêves, et celui que les circonstances placent si près de vous, à votre portée, comme une chose que vous saisirez, que vous êtes en train de saisir !

Les Serbes se sont montrés en Bosnie-Herzégovine; des potences furent dressées dans le Banat et en Croatie, parce que les populations s'apprêtaient à ouvrir les bras aux Serbes ; les Roumains plantèrent le tricolore à Brasov, à Sibiou, dans le pays de l'Olt et jusque sous les murs de Sighisoara ; la Bukovine a décroché les portraits d'hier ; jusqu'à Lemberg, jusqu'à Przemysl, les Ruthènes acclamèrent la Russie Rouge ; les Polonais eurent la vision de leur royaume ressuscité, et les millions de Tchèques, les millions de Slovaques d'Amérique travaillent à leur liberté de *demain*. Leurs apôtres portèrent un enthousiasme religieux dans toute l'Europe Occidentale...

Dira-t-on : qu'importe ! Les armées ont reculé ou reculeront. Les « traîtres » ont été menés au gibet. Les exilés obtiendront leur grâce. Un si-

mulacre de constitution calmera certaines ambitions.

Il y a quelque chose qui restera, qui ne sera ni refoulé, ni consolé, ni supprimé : c'est l'âme des peuples qui, après trois années de secousses et de convulsions, vient de prendre son essor.

Et si l'Autriche et la Hongrie ne sont, ni l'une ni l'autre, l'œuvre d'une âme, c'est une âme qui se chargera à coup sûr de les tuer, que les socialistes russes le veuillent ou non.

Jassy, le 29 mars 1917.

Neamul Romanesc An XII. N° 159.

LA HONGRIE ET L'AGONIE AUTRICHIENNE

Ne croyez pas que, si nous employons le terme catégorique d' « agonie » en parlant de l'Autriche, de ce monarque à deux noms et à deux numéros, nous cédons à la tendance naturelle de présenter comme un fait accompli ce qui ne serait que l'objet de nos désirs, ce que nous aurions tout intérêt à voir se réaliser. Nous employons le seul terme qui exprime l'exacte réalité des choses.

Ceci ne veut d'ailleurs pas dire que nous fixons à brève et précise échéance une mort annoncée par les contorsions et les secousses d'aujourd'hui. Il y a des agonies longues, longues au delà de toute attente, plus longues que ne le souhaiterait le mourant lui-même, malgré tout ce qui l'attache à la vie, mais *à une autre vie*. Admettons — ce qui n'est guère probable — que l'Autriche telle que nous la connaissons, sans métempsycose, l'Autriche d'un empereur placé parmi les saints, et des seigneurs demi-dieux de l'administration et de la diplomatie, l'Autriche d'une bureaucratie qui s'octroie tous les privilèges sans faire preuve d'aucun mérite, et d'un clergé catholique tout-puissant, l'Autriche des millions d'esclaves des races les plus différentes, admettons, dis-je, que cette

Autriche continue de vivre de sa vie haletante et saccadée, après la conclusion d'une paix qui ne ferait que retarder les grands changements attendus par l'humanité. Les quelques années qu'on lui accorderait seraient-elles autre chose que la prolongation d'une agonie qui, tôt ou tard, ne peut avoir qu'une seule issue ?

Nous n'ignorons plus aujourd'hui la lutte menée par les nationalités d'Autriche à partir surtout du mois de mai ; et nos informations n'émanent pas des agences intéressées, officines de tricherie télégraphique, ou des gazettes viennoises à articles truqués et censurés, mais de documents authentiques, dont quelques-uns sont inédits, d'autres publiés par le *Journal des Tchèques* de Paris.

Voici les symptômes précurseurs de l'agonie.

*
* *

Les aspirations des Slaves étaient bien connues : on ne pouvait plus rien nous apprendre, du moins en ce qui concerne les Polonais et les Tchèques qui, pénétrés du brillant passé d'indépendance et de gloire de leurs nations, ne demandent qu'à ressusciter le royaume du grand Casimir et celui de saint Wenceslas. Une propagande politique inlassable a fait connaître au monde entier leurs revendications.

Ce qui est d'une importance indiscutable, ce qui marque en même temps la suppression de tout

lien avec le passé et l'orientation hardie vers l'avenir, c'est en premier lieu *l'unanimité avec laquelle les nations respectives saluent cette énergique profession de foi; c'est, en second lieu, sa proclamation d'une manière telle, que le moindre recul est impossible.* Il a suffi de quelques semaines pour mener à bien cette double besogne.

Toutes les villes de Bohême furent le théâtre des démonstrations les plus significatives. Les écrivains tchèques — 150 signatures — adressèrent aux hommes politiques un « programme dicté par l'histoire du peuple tchèque, par son unité nationale, son évolution politique moderne, ses droits et tout ce qui imposa et justifia ces droits » ; ils veulent « porter ce programme à la connaissance de l'Europe entière, l'appuyer dans tous ses détails et en exiger l'application sans réserve aucune ». Les socialistes eux-mêmes ont adhéré à ce programme national. Quant aux Polonais, le « Club polonais » de Cracovie a convié tous les représentants du peuple à une grande réunion qui demanda, à une majorité écrasante, le rétablissement *dans son ancienne étendue* du royaume polonais libre et *indépendant*.

Après avoir manifesté d'ardentes et unanimes aspirations, on porta le débat au sein du Parlement autrichien, que les Tchèques eurent soin de renier en tant que forme de leur nation, et que les Polonais, lancés à la poursuite d'un but qui se trouve à l'antipode de ce Parlement, considèrent comme

une prison dont il faut à tout prix sortir. L'Empereur s'efforça en vain, par des démarches personnelles, d'empêcher la rédaction de l'acte de décès de la monarchie qu'il espère encore sauver pour lui et pour ses héritiers. Le Tchèque Stauck lut en pleine séance à la Chambre la sentence qui condamnait à mort la « forme dualiste actuelle » et demandait la création du nouvel État tchèque. Deux députés polonais se levèrent pour affirmer que seule la résolution prise le 28 mai 1917 à Cracovie fixait l'avenir du peuple polonais. Les Ukrainiens parlèrent également de leurs espérances.

Mais une manifestation imposante fut celle des Yougoslaves, des Slaves du sud de l'Autriche, qui réclamaient au nom du « principe des nationalités » et au nom des *droits de l'État croate* un autre « État indépendant » englobant *toutes les contrées de la monarchie habitées par des Slovènes, des Croates et des Serbes.*

Étant donné d'autre part que les Tchèques n'oublient point, dans leurs revendications, « les *Slovènes dont les territoires forment un tout avec la patrie tchèque historique* », un nouveau problème se pose : le *problème de la Hongrie* avec tout ce qu'il comporte, car il serait inadmissible d'imposer aux Roumains le joug d'une forme politique qu'on aiderait les autres Slaves, leurs frères de captivité, à secouer. Bien que la Hongrie, en tant que pays « libéral » et profondément « constitutionnel »

à partir de 1200, eût convoqué son Parlement, ne fût-ce que pour proclamer « traîtres à la patrie » les odieuses nationalités dont les Hongrois ne se décident cependant pas à se défaire, le Parlement hongrois ne vit pas se dérouler sous ses yeux des scènes semblables à celles qui se produisirent à Vienne, au grand jour des revendications nationales. L'opposition nationale de la Chambre hongroise a reçu une « bonne éducation » ; elle sait qu'il y a des moments où il n'est pas permis de parler, et d'ailleurs ceux qui n'auraient point consenti au silence se trouvent depuis longtemps dans ces oubliettes à la mode nouvelle, prison ou tranchées, d'où il leur serait difficile de se faire entendre. Se permit-on jamais la fantaisie de demander là-bas, à Pesth, un État national, l'indépendance, l'union avec d'autres provinces, le démembrement, en un mot, de la « patrie » ? Qu'est-ce d'ailleurs, que toutes ces inepties ? Est-ce que *cela existe* dans la pensée des politiciens magyars ? La couronne de saint Étienne n'est-elle pas une et indivisible, même avec ce qu'elle vola à la couronne de saint Wenceslas ? La Hongrie du poète de 1867 ne forme-t-elle pas un État « éminemment national » ?

Il est vrai que d'ici, de chez nous, on lui affirme le contraire. Mais est-ce qu'on écoute les balivernes de la « Valachie conquise » ? Aujourd'hui on vient de déclarer, en toutes formes, du haut de la tribune parlementaire de l'État avec lequel la

Hongrie forme la «Monarchie», que *le démembrement, désormais inéluctable, de l'Autriche, est en même temps le démembrement de la Hongrie.*

Pour nous, Roumains, c'est un pas de plus vers la délivrance des frères au nom desquels nous luttons.

Jassy, le 26 août 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 251.

LA MONARCHIE RÉCLAME LE DANUBE

« Sans annexions » ! La formule de Wilson, du temps où l'Amérique était encore neutre, adoptée ensuite par la Russie révolutionnaire, n'a rencontré que sympathies auprès des modérés de Berlin et de Vienne qui, n'ayant jamais voulu la guerre, ne sentent peser sur eux aucune responsabilité !

Ils n'ont jamais voulu annexer, a dit le Chancelier, et ils ne commenceront pas aujourd'hui ; mais les Alliés doivent garantir solennellement le libre développement de la race germanique. Or, *ce libre développement suppose des voies libres et, en premier lieu, des voies maritimes et fluviales.*

C'est pourquoi on forme dès maintenant le projet d'exécuter de nombreux canaux dans la « Mitteleuropa » infiniment plus aisée à réaliser par la complicité des alliances, qu'à consolider dans l'avenir, par une victoire seule capable d'obtenir l' « amitié » d'aujourd'hui. De la Baltique à la Mer Noire, du Rhin aux bouches du Danube, l'association austro-boche, sa clientèle et ses vassaux, disposeront de routes d'eau, autour desquelles on montera bonne garde « par intérêt pour l'humanité » !

Il faut, par conséquent, que le Danube n'appar-

tienne plus aux riverains. Et puisque l'Allemagne ne peut offrir à un allié fidèle, malgré ses difficultés et ses faiblesses, la Serbie entière, une Albanie de tout repos, la route ouverte à travers la Macédoine vers Salonique ou une « Valachie autrichienne », elle veut la dédommager en lui assurant la possession du cours du Danube, d'Orsova jusqu'à la mer.

Nous avons reproduit l'article de la *Neue Freie Presse* qui s'évertue à justifier ces prétentions. Ces félons se défendent, une fois encore, de toute intention conquérante. La Serbie et la Roumanie resteront parfaitement libres, au point de vue « national ». On laissera à ces petits peuples toute liberté de se servir de leur langue quand bon leur semblera ; on ne leur imposera ni l'arsenal de la publicité germanique, ni l'enseignement en langue magyare. Les « vainqueurs » sont généreux ; ne voulant s'approprier la moindre parcelle de territoire étranger, ils entendent ne porter aucune atteinte à la vie morale des nations — oui, mais... le Danube, c'est autre chose !

L'habile avocat de la feuille viennoise assure dans son plaidoyer que la Monarchie possédant le cours du fleuve jusqu'aux Portes de Fer a, par là-même, les droits les plus solides à la possession du cours inférieur et du delta. L'argument est susceptible de généralisation, n'est-ce-pas ? Il est même probable que sa généralisation entre dans les projets tant soit peu lointains du compagnonnage mitteleuropéen. Songez, par exemple,

que le Rhin coule la plupart du temps en terre allemande et vous saurez pourquoi la Hollande n'a qu'à abandonner le reste du cours. Le même raisonnement vous fera comprendre que l'Espagne, possédant une grande partie du cours du Tage, s'annexera indubitablement le Portugal. Au besoin, l'argument serait tout aussi péremptoire en ce qui concerne la source des fleuves. Et alors les Russes n'auraient plus de droits à faire valoir sur la Galicie, puisque notre Sereth y prend sa source, et la Russie « sans annexions » prendrait les provinces de la Galicie orientale qui donnent naissance au Dnieper, dont les eaux arrosent sur des centaines de kilomètres les territoires russes.

Les Serbes et les Roumains, n'ayant pas su ou voulu assurer la liberté du Danube, se verront dépouillés de tout droit, en tant que riverains. On ne parle pas des Bulgares, bien que ces derniers ne se contenteraient probablement pas d'avoir sur le Danube les seuls droits que leur assurerait leur situation de membres de l'association mitteleuropéenne. Le politicastre de Vienne accuse les Serbes d'avoir osé se défendre en plongeant des mines dans les eaux du fleuve frontière, au moment où, de la rive opposée, les canons autrichiens crachaient une pluie d'obus sur la malheureuse terre serbe et où les monitors pressés de l'Empereur et Roi faisaient flotter un pavillon, sauvegarde — évidemment — de la neutralité des eaux ! Quant à nous, à cause des droits bulgares, nous aurions dû

tolérer ces mêmes monitors prêts à nous faire entendre raison, au premier geste; nous aurions dû faire la guerre à la Serbie et ne jamais songer à appuyer des efforts tendant à l'immiscer dans les affaires danubiennes; nous aurions dû, enfin, faire la guerre à la Russie, par des moyens que nous n'avions qu'à saisir. Le profond penseur de Vienne ajoute que la situation aurait changé du tout au tout, si nous avions permis le passage — par le Danube? — des choses nécessaires à la Turquie. Il oublie de dire que, pendant de longs mois, le Danube vit passer les vaisseaux chargés de transporter en Bulgarie les hommes et les munitions qui devaient plus tard permettre aux Bulgares de nous attaquer. De cela on n'eut jamais la moindre idée à Vienne!

Et, comble de la candeur, le journaliste viennois affirme que c'est la guerre actuelle qui ouvrit, heureusement, les yeux à la Monarchie et lui fit penser à ses « droits » sur le Danube.

Mais qu'est-ce donc que la politique autrichienne à notre égard, pendant le siècle dernier et surtout à partir de 1830, sinon un effort perpétuel, inlassable, tendant à nous voler ce Danube qu'elle nous accuse aujourd'hui « de lui avoir volé » à elle! Qu'est-ce que le monopole de la navigation à vapeur sur le grand fleuve? Qu'est-ce que les déclarations de 1854, qui avouaient l'intention de donner à la race germanique cette puissante artère de vie? Que signifient les clauses du traité de

Paris, qui, sous le couvert de l' « Europe », visaient au Danube autrichien? Et la politique d'Andrassy lors de la guerre de 1877, quand on nous interdit l'accès de Vidin, quand l'Autriche se vantait de nous donner — elle! — en échange la Dobrodja qui appartenait à d'autres? Enfin et surtout, quel était le but des efforts désespérés qu'on fit plus tard à Londres, pour aboutir à des résolutions auxquelles nous refusâmes d'obtempérer, à des travaux exécutés avec tant de déloyauté aux Portes de Fer, et aux taxes de passages, aux pilotes hongrois, récompense d'une œuvre technique misérablement réalisée?

Et les requins de Vienne et de Pesth osent maintenant affirmer que c'est cette guerre bénie qui leur dévoila sinon l'existence du cours inférieur du Danube, du moins les « usurpations » serbo-roumaines et surtout roumaines à l'égard de ce fleuve!

Des félonies, il y en eut et il y en aura toujours! Mais quand on n'a pas la franchise d'avouer ouvertement le crime inique qu'on se prépare à commettre au moyen des faibles ressources que nous laissèrent les circonstances, il est indigne de choisir comme défenseurs, dans les bureaux mêmes de Metternich, de misérables diplomates racolés au fond des bouges!

Jassy, le 11 juillet 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 188.

LA RÉSURRECTION DE L'AUTRICHE ?

Seidler, le nouveau Geheimrath de l'Autriche, bien qu'il se trouve à la tête d'un gouvernement uniquement composé de chefs de bureau et d'anciens gouverneurs de province, prend son rôle au sérieux. Il ne veut pas être un simple chargé d'affaires jusqu'à nouvel ordre ; mais, ménageant le Parlement qui renversa son prédécesseur, il entend inaugurer une nouvelle ligne de conduite. Il manifeste des tendances réformatrices et dévoile quelque chose qui ressemblerait assez aux premiers points d'un programme.

Le discours qu'il vient de prononcer devant la Commission parlementaire des réformes (il y en a une en Prusse, pourquoi n'y en aurait-il pas une autre dans ce surrogat de Prusse viennoise?) met au jour, non pas l'ambition personnelle de Seidler — on le choisit justement parce qu'il n'en avait pas — mais l'ambition de ceux qui veulent se servir de ses efforts et de sa bonne foi.

Il ne s'agit de rien moins que d'une Autriche nouvelle. Et on ne veut pas entendre parler d'une Autriche vivant par la grâce de l'Allemagne et par la tolérance impossible désormais des nationalités qui ne cachent plus leurs velléités d'indépendance.

L'Autriche future, après l'abolition de l'état de choses actuel, doit exister par elle-même ; loin de voir sa vie conditionnée par les nationalités, c'est elle qui conditionnera ces dernières. « L'impression que l'Autriche est un État malade, a dit textuellement Seidler, doit disparaître, et on peut la faire disparaître. »

Ainsi, l'impression existe, et non seulement chez les spectateurs intéressés et chez les peuples qui attendent la restitution d'un bien arraché par l'Autriche usurpatrice, mais chez l'Autriche elle-même, comme l'avoue ingénument le Geheimrath von Seidler, prophète à ses heures perdues, et comme le montrent tous les gestes, toutes les actions, tout ce que la Monarchie entreprend. Mais cette impression « n'a aucune valeur, elle ne signifie rien ». L'homme nouveau de l'ère nouvelle se fait fort de la faire disparaître. Et l'Autriche *sera*.

Quelle attitude adoptera-t-elle vis-à-vis de ces nationalités dont l'existence n'est mise en doute par personne ? La pensée de Seidler ne peut enfanter un projet semblable à celui de Tisza, en 1914 : donner une sépulture honorable sur les champs de bataille à ces nationalités récalcitrantes. En effet, il n'y a pas ici, comme au delà de la Leithe, une « nation » dont les droits historiques à la suprématie tendent à s'amalgamer les autres éléments et qui s'élève, satisfaite et puissante, sur les ruines des populaces terrassées. Pour l'Autriche,

il n'y a point de vie en dehors des nationalités qui submergent, par l'égalité économique et culturale, un restant de germanisme dont la faible vitalité regarde *par delà les frontières* vers l'Allemagne.

Donc le mot d'ordre sera de respecter les nationalités! Elles seront traitées selon la Constitution et jouiront d'une « égalité » complète devant la loi. Oh! si l'on avait depuis longtemps adopté cette méthode, se lamente le Geheimrath, combien de fautes, combien de malheurs n'aurait-on pas évités!! Car « seule la route suivie jusqu'ici » — la route parcourue à partir de 1848 par le régime de François-Joseph — « nous fit dévier de la bonne voie et nous valut tant de crises et tant de douleurs ». Il n'y a donc qu'à se lancer résolument sur une nouvelle voie, sur la voie des réformes, et l'État en sortira raffermi et sûr de son avenir. Voilà donc venir l'ère des réformes, l'ère des droits constitutionnels respectés!

Seulement, toute la ruse *est là*. Oui, l'avenir de l'Autriche est celui des nationalités. Mais le développement des nationalités sera d'autant plus rapide, d'autant plus fécond, que la chrysalide autrichienne ira en s'affaiblissant, jusqu'à ce que, engourdie, vide de vie, la coque tombera en poussière. La coque, c'est la Constitution. Rien d'autre. Or, cette constitution n'a pas suivi le mouvement d'une vie en perpétuelle évolution, *et si la tyrannie allemande peut trouver quelque intérêt à la fausser, il n'y en a aucun à la respecter, à la tolérer, en*

dehors de cette tyrannie. La Constitution librement appliquée, c'est le droit des nationalités devenues nations de sortir d'elle.

Or, sortir de la Constitution *n'est-ce pas sortir de l'Autriche elle-même?* L'Autriche est-elle autre chose que cette Constitution, carcasse vermoulue qui tombera en poussière, comme les vêtements séculaires des morts exhumés ?

Von Seidler était appelé à dire que l'Autriche est aussi *autre chose*. Et c'est au nom de cet autre chose qu'il parle. C'est le message de cet autre chose qui l'inspire. Enfin, c'est dans l'intérêt de cet autre chose qu'il refuse, lui, le régénérateur de l'Autriche qui n'aura rien de commun avec la Hongrie, « de se mêler des affaires de la Hongrie et de toucher à la nature des relations de son pays avec le royaume dualiste ».

Il s'agit de la *dynastie*. « Tous les peuples ont un *lien commun :* la dynastie .» Abstraction faite de la fameuse harmonie — dont les nationalités sont loin de ressentir la nécessité, — la « dynastie » synthétise le passé et assure l'avenir. La dynastie, c'est-à-dire le jeune archiduc d'hier, sa femme et son enfant.

Comprenez donc, « nationalités », peuples qui avez un passé, une culture, des souvenirs qui vous sont chers et une âme immortelle, vous dont les aspirations tendent vers de nouveaux horizons! Millions d'hommes qui pensez qu'ayant reçu le jour, vous aviez le droit de vivre pour vous-mêmes

et pour l'idéal qui s'exhale de votre âme ! Vous ne vivez, vous ne vous trouvez sur la terre que pour ce « lien commun » !

Et voilà, à l'heure des réformes, le pauvre fantôme agité par le chef de bureau de Vienne, pour faire obstacle à l'esprit de l'histoire universelle qui démolit pour créer et passe son chemin.

Jassy, le 7 août 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 133.

LA GUERRE ET LES PETITES NATIONS

Commencée avec la conviction qu'elle durerait quelques mois, la grande guerre se prolonge pendant des années, et, malgré les propositions de paix russes et toutes leurs conséquences, on n'en entrevoit pas encore la fin.

Il en résulte, pour les grands peuples qui défendent leurs intérêts actuels et tout leur avenir, une prolongation imprévue, un redoublement constant de tous les efforts. Se serait-on imaginé qu'il y eût au monde la somme d'énergie dépensée et qu'on dépense chaque jour? Du point de vue financier, on a fait appel aux plus infimes ressources; on a employé les capacités militaires et civiles du plus modeste et du moins connu. Lorsqu'on disait que la guerre, à cette époque de démocratie, serait une « guerre de peuples », personne n'envisageait tout le développement que la réalité des choses allait donner à cette vérité. La grandeur des choses réalisées nous éblouit, et en même temps les conséquences douloureuses d'une fantastique dépense de forces nous effraient.

Bien que les exigences de la guerre aient dépassé les pronostics les plus exagérés, les grandes puissances ont résisté à l'épreuve. Elles disposaient,

en effet, de deux grandes ressources. Il n'y en a pas une qui ne possédât une industrie capable sinon de faire face à tous les besoins, du moins de parer aux plus impérieux, aux plus urgents ; aux moments décisifs, à certains tournants, elles ne se voyaient pas obligées d'attendre de l'étranger les moyens de continuer la lutte. La grande industrie avait toujours ses réserves et ses possibilités. Enfin, la production nationale assurait l'approvisionnement de la population. D'autre part, quelles que fussent les vicissitudes de la guerre, chacun des grands États — excepté l'Angleterre inattaquable — disposait d'un vaste territoire offrant *plusieurs systèmes successifs de défense,* de sorte que, si l'on venait à perdre l'un d'eux, il était toujours possible d'organiser la défense sur un autre.

C'est pourquoi les grands États sont de taille à braver la tempête, du moins pour un certain temps encore.

Tout autre est la situation des petits peuples qui, ayant des revendications, justifiées ou non, à faire valoir, ne pouvaient s'abstenir de prendre part à un conflit qui allait bouleverser la face du monde.

Sous tous les rapports, leurs moindres gestes dépendaient des autres. Armes et munitions leur venaient de l'étranger et, dans certains cas, la production étrangère fournissait même la nourriture indispensable. Si donc certaines routes ne leur étaient pas ouvertes, les petits peuples ne pou-

vaient soutenir la lutte des armes et le travail des populations que dans des conditions absolument défavorables et aux prix des plus terribles difficultés. En outre, le territoire dont ils disposaient étant très étroit, la moindre faute dans la composition des plans d'opérations, la plus petite lacune dans leur exécution, le retard ou le peu de sincérité des secours attendus, risquaient de les livrer, avec ou sans l'armée, aux mains des ennemis.

Cependant, *les petits peuples ne pouvaient refuser leur sacrifice*. Quelles que soient les critiques qu'on fera demain lorsque tout sera fini et que la lumière du résultat — qu'en vain les prophètes de la politique cherchent à deviner — éclairera l'inconnu des causes, il était impossible de suivre une autre ligne de conduite. La voie douloureuse, impatiente et pleine d'espoir, qui demandait justice, ne pouvait se faire entendre d'une autre manière. Les brochures de propagande et les discours ne prouvaient plus rien ; seuls les sacrifices suprêmes, *quoi qu'il arrivât,* étaient susceptibles de faire valoir et triompher les revendications de chaque peuple, *par la démonstration éclatante des capacités de chacun. Le sacrifice d'une génération était nécessaire ; elle n'avait pas le droit de le refuser.*

Et heureuses les petites nations qui se trouvaient en relation directe avec les grandes, qui, pour les aider et les protéger, n'avaient pas besoin

de faire elles-mêmes appel à d'autres! Heureuses celles qui, suivant loyalement des principes adoptés avec la ferme volonté de ne les jamais abandonner, sentirent à leurs côtés des peuples dont la vieille civilisation, la solide organisation matérielle et la santé morale constante permettaient une collaboration loyale, de tous les instants, jusqu'à la réalisation de l'idéal commun! Heureuses les petites nations qui, au moment où sur le sol national il n'y a plus de salut, voient du moins s'ouvrir devant elles les routes de l'exil — même tortueuses et dures comme celles où les Serbes s'engagèrent à travers l'Albanie, — les routes qui mènent vers ces bons, ces sûrs amis, qui savent récompenser les souffrances des faibles mille fois mieux que les peines les moins douloureuses des forts! Heureux Serbes, heureux Belges, à qui il est permis d'unir leurs derniers et fidèles efforts à la puissance formidable des grandes armées, au sein desquelles des siècles de collaboration intellectuelle, politique et sociale de tous maintinrent ferme et haut l'instinct de l'honneur, que rien ne saurait fléchir et encore moins tuer!

Mais la petite nation qui ne connaît rien de tous ces avantages, qui, sans industrie, sans approvisionnements, sans nourriture, sans routes ouvertes devant elle, ne trouve pas pour s'appuyer le bras sûr d'un ami sincère, mais qui, bien au contraire, ne rencontre dans l'attitude de son allié que menaces pour la lutte qu'elle s'obstine à soutenir, et,

pour l'existence même de ses enfants, pour ce peuple malheureusement entre les plus malheureux, il n'y a plus, en dehors du prestige moral, qu'une seule consolation.

C'est de pouvoir affirmer à son heure que ce qu'il réalisa, il le fit par lui-même, par les seuls efforts dont fut capable son pauvre corps couvert de blessures. Et il trouvera une force sans égale pour crier justice au monde entier, à l'ennemi lui-même, vainqueur sans mérite.

Jassy, le 24 novembre/7 décembre 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 214.

LA DOBRODJA

COMMENT NOUS L'AVONS ACQUISE

(*Éclaircissements pour les plébiscitaires*)

Il est fâcheux que ceux qui disposent avec tant d'assurance de toutes choses et, entre autres, du sort futur de notre Dobrodja, ignorent même l'histoire des événements assez récents, quoique, en vérité, ils paraissent décidés plutôt à l'ignorer, la considérant comme l'ensemble des souvenirs saugrenus d'un passé en train de disparaître, pour faire place à un monde nouveau bâti sur des abstractions qui leur sont chères.

En effet, quiconque les entendrait parler d'un cœur si léger de la Roumanie maritime — sans s'inquiéter le moins du monde de ce que serait une Roumanie privée d'accès à la mer — quiconque les verrait assimiler le cas de la Dobrodja à celui de l'Arménie turque ou de la Bosnie-Herzégovine austro-hongroise (avec cette seule différence que pour ces deux dernières on n'exige pas un plébiscite qui risquerait de les arracher à leurs oppresseurs actuels) s'imaginerait qu'il n'y a pas au monde de peuple plus rapace, plus impérialiste — pardon, plus « bourgeois » en politique extérieure — que le peuple roumain.

Nous aurions convoité, pendant des siècles, le bien d'autrui. La Dobrodja appartenait à la Bulgarie depuis les jours lointains d'Asparach ; elle était encore bulgare en 1877 ; mais bien avant 1877, par nos ambitieuses tracasseries et nos folles préventions, nous ne donnâmes pas un moment de répit à ces légitimes propriétaires. Ils étaient là, dans tous les villages, dans toutes les villes, dans tous les ports, travaillant, sur les ruines de leur passé, au développement d'une culture nationale en plein essor. Et nous, éblouis par une telle prospérité inconnue dans nos pauvres contrées, et incapables de nous jamais la procurer, nous faisions sortir nos griffes pour nous emparer des trésors bulgares. Puis, saisissant la première occasion, nous aurions envahi leur pays, comme les Allemands et leurs Alliés envahissent aujourd'hui les terres belges, françaises, russes, italiennes, serbes et roumaines, et nous nous en serions rendus maîtres. Et alors, miséricorde ! nous voilà acharnés à poursuivre de notre haine la malheureuse population indigène, qui, dépouillée de toutes ses richesses, n'avait même pas la consolation de pouvoir cultiver librement les trésors de son âme : nous étions là pour lui faire violence. Eux, tenaces, résistaient ; et de même que les Allemands ont eu à soutenir les « contre-attaques » de l'âme française en Alsace-Lorraine, et les Russes celles de l'âme polonaise en Pologne, de même nous aurions vu se dresser devant nous, à tout instant, implacable, la fière âme bulgare qui ne céda jamais.

Or, voici venu pour nous, comme pour tous les peuples de proie, le jour du jugement suprême. A toi, usurpateur ! A toi, oppresseur ! Gare au plébiscite ! Il te faudra rendre ce que tu as pris par la force, ce que tu as volé à ton pacifique voisin, à ce peuple d'innocents !

Seulement, voilà, messieurs les philanthropes, qui prêchez la fraternisation éternellement plébiscitaire pour tout conflit entre les individus et entre les peuples ! Sans prétendre changer en rien vos résolutions — car je sais l'inébranlable ténacité des intelligences et intelligences abstraites — je vous dirai que l'ABC de l'histoire, qu'il est plus facile d'ignorer dans le passé que de modifier dans l'avenir, n'est que le contre-pied de ce que je viens de raconter, et qu'à le prendre, vous sauriez pourquoi nous avons « conquis » la Dobrodja, comment nous l'avons gardée et quel a été le régime que nous y avons instauré.

Nous avons été, là comme ailleurs, le petit agneau du bon Dieu, dont le loup compte les péchés. Sur la Dobrodja nous avions des droits imprescriptibles : ceux que nous donnaient l'expansion pacifique des Daces, la colonisation romaine, la culture gréco-romaine, dont nous pouvons nous réclamer, j'imagine, à plus juste titre que les autres ; l'établissement ininterrompu, au cours des siècles, de nombreuses communautés roumaines allant vivre là-bas, au temps où il n'y avait aucune différence entre les deux rives du Danube, etc. ; jusqu'au jour

où, un État roumain se constituant pour la première fois, il n'eut pas à conquérir la Dobrodja pour l'avoir. Enfin, plus tard, lorsque les Turcs s'installèrent dans notre malheureux pays, ils s'installèrent par là même en Dobrodja, province roumaine et non bulgare, sans cependant réussir à étayer là, plus solidement qu'ailleurs, la légitimité de leur domination.

Au surplus, Turcs, Bulgares, Grecs, Allemands et Tziganes, leurs serviteurs, n'eurent jamais à se plaindre de nous, nous ne troublâmes jamais leur quiétude. La jeune Roumanie avait besoin de la rive droite de son grand fleuve et surtout d'un coin de mer pour respirer. Cependant, au risque d'étouffer, nous nous tenions dans nos campagnes et nos vallées, sans risquer une réclamation, à une époque où les ambitions de tous nos voisins se donnaient libre cours. Nous n'avons jamais entretenu dans la province des relations secrètes avec les Roumains qui avaient appartenu jadis à nos communautés religieuses et autres. Nous n'y avons pas dépensé un sou, nous n'y avons pas envoyé un livre. Comme si les Turcs allaient rester éternellement sur les rochers de Matchin!

Et ce n'est pas nous qui avons commencé la guerre pour les en déloger. Celui qui a passé le Danube, marchant à la conquête de la Dobrodja, c'est Zimmermann, général d'origine allemande, qui y portait les aigles du tsar Alexandre II. Pendant de longs mois, les Russes occupèrent la pro-

vince et firent tous leurs efforts pour y créer de toutes pièces une conscience politique bulgare, à la place de la conscience purement religieuse qui seule avait existé auparavant (il est à remarquer qu'aucun des colons bulgares de la Dobrodja n'a lutté pour la création de la Bulgarie moderne). Tout ces efforts russes tendaient à faire de la Dobrodja, comme du reste du pays s'étendant jusqu'aux Balkans, un pays bulgare de nom, russe en réalité.

Enfin si, en 1878, un an après le départ des Turcs, nous avons instauré en Dobrodja le régime roumain, donnant sottement aux Bulgares le droit d'avoir des propriétés rurales et cherchant à les faire prospérer par tous les moyens, c'est parce que la Russie d'Alexandre II nous avait arraché la Bessarabie méridionale et que, en échange, l'Europe nous ordonna, nous imposa, nous força d'accepter ce désert marécageux, dont nous fîmes la Dobrodja d'avant-guerre.

Quelqu'un s'avise-t-il maintenant « de réparer la faute » ? Libre à lui de le faire, puisqu'il en a les moyens ! Et, encore une fois, nous nous soumettrons au jugement de l'Europe réunie en congrès. Mais en attendant, qu'on nous laisse en paix, qu'on ne nous jette plus l'impérialisme à la figure, à nous qui n'avons eu que le tort de trop le souffrir des autres.

Jassy, le 18 octobre 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 286.

« BUCHENWALD »

... Ainsi donc, la gent avocassière de Czernowitz, d'origine multiple et bigarrée, celle surtout qui tenait jadis les rênes du marché et que l'avance russe força à aller quérir bon gîte et bon souper à Vienne et autres endroits tout aussi hospitaliers, gent d'humeur poétique et lyrique au delà de toute expression, se mourait du désir de revoir le « Père Pruth ». La pensée de « Vater Pruth » rongeait son âme, torturait son cœur. Ces nostalgiques voyaient si bien, à travers leurs cruelles insomnies, le vieux fleuve allemand tombé aux mains des ennemis : son shako avait déteint à la pluie et au soleil, sa capote grise portait plus de trous que l'honneur autrichien lui-même, sa tunique pendait en lambeaux comme l'armure de l'immortelle monarchie et, sur sa chemise aux couleurs nationales, noire et jaune, circulait libres et indépendants, pleins de grâce et bien nourris, autant de « Ungeziefer » que de parasites à la manière du poète avocat R. Robinson, sur le corps meurtri des « peuples » soumis aux Habsbourg.

Comme chez les Assyriens et chez les Perses des temps anciens, les amoureux de « Vater Pruth », tombés dans une captivité méritée par la grandeur

de leurs péchés, furent longuement privés des bienfaits de Czernowitz. Il était si facile d'en jouir jadis ! Il suffisait d'un tour de plume ou de quelque sonore formule empruntée au jargon juridique. A la fin, le Tout-Puissant dont parle la Bible, apitoyé sur le sort de ces sans-patrie, les ramena en « Buchenwald » pour les en chasser probablement plus tard, sous le coup du châtiment suprême.

O délices ! ô Vater Pruth ! ô Czernowitz ! ô Buchenwald ! Le poids de la tyrannie ennemie pesa sur vous, et quelque chose de pire encore : l'attente mauvaise d'une époque qui aurait ressuscité l'ancienne Moldavie, qui aurait déployé, sur les tombes des ancêtres les drapeaux depuis longtemps roulés, qui aurait entendu la douce langue roumaine élever sa voix pure des plaines et villages pour fermer la bouche au langage barbare du sordide troupeau oppresseur, entassé dans les villes ; une époque enfin, où la justice immortelle, réveillée de son lourd sommeil, aurait à jamais assuré son règne. On n'aurait plus acculé à la misère à force de voleries le pauvre paysan roumain, on n'aurait plus foulé aux pieds la population indigène, lui infligeant toutes les charges et toutes les injures.

Mais Hindenbourg redonna à Karl le jeune et le bien-aimé, « son » Buchenwald. Et aussitôt les oiseaux de proie de lever la tête, de battre de l'aile, tandis que s'approche la longue théorie de ceux qui n'eurent pas le courage d'affronter sur place le danger. A l'ombre du pavillon impérial,

on fête le retour des vautours à bec crochu, à griffes énormes.

Et sur le visage de tous ces revenants fleurit l'espoir que c'en est fait du cauchemar de l'ancienne Bukovine, de cette Bukovine province de la Moldavie septentrionale, riche en vieux monastères célèbres, en églises bien dotées, semée de jolis petits villages tout blancs et tout propres, et coupée de vallées dont les opulents pâturages fixaient les bergers d'immenses troupeaux.

En effet, la guerre fournit une occasion excellente pour perpétrer un crime auquel on pensa dès le moment de l'annexion, mais devant lequel on recula alors pour des motifs d'humanité, — il y avait des gens qui s'embarrassaient de ces scrupules saugrenus — n'osant pas le commettre sous les yeux du monde ennemi de la barbarie. D'ailleurs, si le gouvernement de Joseph II, particulièrement bienveillant aux Allemands, s'efforçait d'imposer à tous la langue, la pensée, les manières d'être germaniques, il savait cependant estimer à sa juste valeur chaque nationalité d'après les richesses qu'elle versait au Trésor. Et dans l'immense ferme modèle autrichienne d'alors, la hiérarchie des êtres étant établie d'après le rendement de chacun, on préférait ce pauvre, ce naïf Valaque, soumis aux lois, travailleur, bon laboureur et brave soldat, à toutes les turpitudes qui se montraient aux frontières pour demander de gros gains pour un rien de travail.

C'est ainsi que le paysan, fils de la terre, réussit à se maintenir, bien que des colons de plus en plus nombreux, de plus en plus privilégiés, ne cessassent de se fixer tout autour.

Et cependant s'il végétait, si lentement il s'épuisait, modifiait sa langue, puis son nom, s'il s'enfonçait dans les derniers refuges, comme ces « réserves » où agonisent les Peaux-Rouges d'Amérique, ce n'était pas la faute du Gouvernement qui ne demandait qu'à lever régulièrement — qu'importe où et comment ! — ses lourds impôts. Mais les rapaces et sordides légions infinies de la « civilisation » engouffraient dans leurs poumons insatiables tout l'air dont les autres auraient besoin pour vivre, les autres, les pauvres héritiers d'un passé et d'une race méprisés.

Or, après Joseph II et le gouverneur bourguignon, voici venir l'ère nouvelle. Ère de guerre sans merci pour l'Autriche nouvelle, représentée aujourd'hui, comme hier, par le même « Voïvode » du pays, le réjoui et toujours gai colonel de gendarmes Fischer, qui s'entend comme pas un à dresser les potences.

D'une part, toute la jeunesse a péri en Galicie, et les derniers hommes à cheveux grisonnants laissent leurs os sur le Carso. Dans les villages, d'autre part, il n'y a plus que les malheureux dont on ne peut plus rien tirer. Les femmes auxquelles toutes les armées n'épargnèrent tour à tour nulle honte, ne parviennent même pas à nourrir

leurs enfants et les voient, impuissantes, mourir de faim. Les chevaux des barbares firent résonner leurs sabots sur les dalles des églises dévastées et profanées, les obus jetèrent à tous vents les cendres des héros tombés. Seules les villes restèrent debout, les villes, repaires d'individus de toute espèce et de quelques Roumains traîtres à leur cause.

La Bukovine est morte, s'écrient ceux qu'on eut le soin jaloux de mettre à l'abri dans les endroits bien chauds, bien couverts. Ce qui reste est à nous, bien à nous, rien qu'à nous !

C'est « Buchenwald » !

Mais la bourbe infecte peut sécher, tandis que la source claire et pure de notre race n'est point encore tarie !

Jassy, le 6 octobre 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 233.

LENS

La petite ville du nord-est de la France, dont on a si souvent prononcé le nom ces temps derniers, était célèbre depuis longtemps dans l'histoire militaire.

Au dix-septième siècle, les Français du grand Condé y remportèrent une des plus belles victoires sur les Autrichiens, compagnons d'armes et élèves des Espagnols.

Cette victoire est pour nous du plus grand intérêt, car elle offre quelques analogies avec celles de nos jours.

Grâce au concours des événements, une force matérielle gigantesque, celle de l'armée espagnole, venait de se constituer en Europe. L'esprit de croisade contre les Maures, l'esprit tenace de combat « démocratique » qui animait les villes d'Aragon et de Castille, tels étaient les facteurs moraux ayant contribué à la création de cet admirable instrument de guerre : l'infanterie espagnole, digne de prendre place, dans l'histoire, à côté des phalanges macédoniennes et des légions romaines. L'organisation de cette armée de vétérans qui connaissaient tous les champs de bataille d'Europe, était merveilleuse ; elle se déclenchait avec une précision

absolue; les soldats travaillaient comme des spécialistes que rien n'arrêtait et ne troublait. Très endurants, point impressionnables, ils faisaient partir leurs armes au moment voulu et ne s'élançaient en avant que pour achever une victoire lourde de pertes pour l'ennemi fougueux, chevaleresque, ardent et inexpérimenté, mais qui ne leur coûtait à eux que des pertes insignifiantes.

Disposant de pareils moyens, les Habsbourg espagnols, hommes à dents longues, réussirent à s'emparer de l'Europe tout entière. Le sceptre impérial leur donnait la maîtrise sur le centre — allemand, « autrichien », tchèque, hongrois — du continent; par héritage, ils possédaient les Pays-Bas, les bouches du Rhin; leur puissance s'étendait à une seconde péninsule méridionale, l'Italie, qu'ils surveillaient par le nord, de Milan, et par le sud, de Naples, tenant ainsi le Saint-Siège dans leur dépendance. L'Amérique découverte sous pavillon espagnol leur appartenait. Si on réussissait à vaincre, en Orient, — et la victoire de Lépante justifiait tous les espoirs — le Turc, seul ennemi sérieux, *parce que organisé peut-être plus parfaitement encore*, une troisième péninsule tombait aux mains des vainqueurs. Et le plan gigantesque semblait s'acheminer vers une réalisation complète, puisque, vers 1550, un général espagnol trônait jusque dans l'Ardéal conquis et déléguait à sa fantaisie les princes de Moldavie et de Valachie. Les soldats espagnols, partout vainqueurs, se

tenaient prêts à marcher vers de nouvelles victoires.

Si la flotte anglaise et l'armée française n'avaient été là pour monter bonne garde, cette soif de conquêtes, sans rencontrer d'obstacles, aurait été se perdre dans les steppes russes, car, soit dit en passant, les Habsbourg avaient des archiducs tout disposés à tâter au trône de Pologne, que deux tentatives au courant d'un siècle n'avaient pas réussi à gagner. Mais l'Angleterre et la France étaient là. La première envoya au fond des mers la plus puissante flotte des Habsbourg : l'*invincible Armada*. Quelques dizaines d'années plus tard, sur les champs de bataille de l'est de la France, Condé écrasa l'infanterie autrichienne, puis l'espagnole et tous leurs glorieux régiments. Seuls quelques lambeaux déchiquetés, quelques ambitions qui ne voulaient pas capituler encore survécurent pour troubler l'Europe de leur agonie, à l'immense rêve de domination universelle. On hérita en outre de cette organisation militaire, qui, avec des formations et sa méthode, fut adoptée par toutes les armées du monde.

N'est-ce point l'histoire de nos jours ?

Pour frapper, pour *faire du mal*, sur mer, aux innocents, aux neutres, à eux-mêmes (les navires coulés n'entraînent-ils pas sous les flots une nourriture qui des pays neutres glisse souvent jusqu'à ces affamés ?), la puissance navale de l'Allemagne, deuxième en rang, avec l'espoir de passer un jour

bonne première, en est à recourir à la lâche conspiration des sous-marins, qui tuent sans se montrer. La découverte de certains moyens, de certaines méthodes techniques, suffira pour faire cesser cet assassinat méthodique, qui non seulement n'a, en lui, rien de glorieux, mais qui jette en pâture aux requins et autres aquatiques la nourriture, la *proie*, seul but des anciens corsaires. Misérable combat sans drapeau et sans dignité qui fait disparaître au fond des mers, avec tant de choses, l'honneur, *l'honneur surtout*, de la flotte qui le pratique !

Sur terre, l'organisation allemande avait remplacé l'organisation espagnole, *dont elle descend cependant en droite ligne :* en effet, toutes les armées de l'ancienne Russie qui luttaient par dévouement au Tsar et à l'idée chrétienne avaient été poussées par des *forces morales* à leurs triomphes. L'organisation allemande, l' « infaillible », passait pour un modèle du genre ; elle épouvantait le reste des mortels. Les Hohenzollern de Berlin la trouvaient dans la main, comme les Habsbourg de Madrid avaient jadis trouvé la leur. Ils en firent le même usage, sans scrupule, pour le même idéal de brutale domination universelle.

Et maintenant, contemplez ce qui se passe là-bas, à Lens ; voyez les armées allemandes s'émietter chaque jour, à chaque moment, puisqu'elles ont trouvé devant elle une *organisation analogue*, mais qui a une âme, une *âme supérieure*.

Depuis longtemps déjà, les environs de Lens

sont aux mains des Canadiens, soldats vigoureux, élevés pour la plupart au milieu de la nature. Ils se sont rendus maîtres de quelques points de la ville. Les Allemands restent au centre, dans les maisons, dans les caves, au fond des trous et des cachettes. Une pluie d'obus ne cesse de tomber et tout coup de vent apporte des nuages de gaz asphyxiants qui pénètrent, irrésistibles, par les plus petites fentes des portes et des fenêtres. Encore un élément qui entrait dans « leur organisation. » Ils ne peuvent enlever le masque pour avaler la moindre chose, pour rafraîchir leurs brûlants gosiers. Le bruit infernal, la torture du masque collé au visage les empêchent de dormir. Encore vivants, mais pressés de toutes parts par la mort qui les guette, ils mènent sous terre une vie de morts. Et ils savent pertinemment que leur résistance ne peut avoir une heureuse issue, car l'adversaire ne reculera pas.

Les bandes espagnoles se comportèrent de même, lorsque, il y a trois cents ans, Condé les anéantit. Car les « organisations » ont ce caractère : pour en avoir raison, il faut les détruire.

La nouvelle de la chute de Lens nous apprendra que l'humanité a brisé encore un des obstacles qui, au cours de l'histoire, ont essayé de lui barrer la route.

Jassy, le 10 septembre 1917.

Neamul Romînesc. An XII. N° 277.

DEUX EXEMPLES

Le jour viendra — dans quelques mois, dans quelques années peut-être — où les diplomates auront à décider de la vie des peuples, en établissant la carte de l'Europe future.

Ils devront écouter — sous quelques formes qu'ils se présentent : discours, livres, journaux, mémoires etc. — les cris de nombreuses nationalités oubliées et opprimées, qui feront valoir leurs droits ou demanderont la récompense de leurs efforts. Dès maintenant, une publicité sans précédent se livre à une argumentation infinie et parfois, selon les besoins de la cause, ne craint pas de cacher la vérité sous un tissu de ruses et de mensonges. Car, en cette matière, ce ne sont pas ceux qui ont les plus justes revendications à faire qui crient le plus fort. Parmi les nations, comme parmi les hommes, il y en a qui claironnent leurs désirs les moins avouables; d'autres, murées dans une discrétion pouvant leur être fatale, s'abstiennent de mettre en avant leurs droits les plus élémentaires. Certaines trouveront à l'étranger d'excellents avocats, d'autres auront à se contenter de médiocres. Sans parler des problèmes que ne manqueront pas d'improviser ceux qui auront

tout intérêt à larder de difficultés nouvelles et inexistantes la politique de justice européenne.

Des juges munis de pouvoirs plus étendus que jamais (parce que jamais guerre plus terrible ne souleva d'intérêts plus considérables et plus variés, parce que, aussi, personne n'osera désormais déclencher un désastre qui aura coûté tant de vies et tant de richesses), des juges, dis-je, se trouveront devant un labyrinthe d'ethnographie et d'histoire, devant un chaos d'affirmations et de déductions.

Il n'est donc pas inutile, croyons-nous, de considérer les exemples fournis par l'histoire de certaines nations, auxquelles des traités antérieurs donnèrent la vie, l'unité et l'indépendance.

Aucun exemple n'est, à ce titre, plus instructif que celui de la Roumanie et de la Bulgarie.

*
* *

Il y a environ trois quarts de siècle, la Russie de Nicolas Pavlovitch — État qui, à ce moment-là, poussé par le désir de dépouiller les autres en s'annexant des territoires, poursuivait le démembrement à son seul profit de l'Empire ottoman — fut vaincue par les puissances occidentales : France, Angleterre et Sardaigne — noyau de l'Italie de nos jours. Ces dernières voulurent créer ici, en Orient, un état de choses d'intérêt européen. Elles prirent des mesures — d'efficacité

bien entendu passagère — pour rendre impossible, à l'avenir, une pression venant de l'Est, analogue à celle de 1853, et, puissances véritablement libérales et éminemment nationales, elles décidèrent de faire droit aux justes réclamations des Roumains et de créer à la place des principautés étouffées dans leur libre développement par le régime du protectorat une Roumanie capable de barrer la route aux premiers pas qu'un puissant voisin esquisserait, pour marcher à la conquête du monde.

Que de prophéties n'a-t-on pas faites, à cette époque-là, sur l'avenir du jeune État qui avait à sa base, comme fondement, le droit national et l'intérêt européen ! Un Français, Doze, qui avait connu Alexandre Couza et Galatz, comme simple fonctionnaire du caïmacan Nicolas Vogoridi, candidat au trône de la Moldavie, parlait, afin d'appuyer cette candidature, du temps où le Danube verrait lutter côte à côte la France napoléonienne et la Moldavie de cette nouvelle dynastie, qui comptait le poète Conachi dans son ascendance féminine.

Un siècle n'est pas encore révolu et nous voyons la prophétie se réaliser. La France n'est plus napoléonienne, et il n'y a jamais eu, chez nous, de dynastie Vogoridi-Conachi. Mais Français et Roumains luttent sur le Sereth, sur le Trotush et le Danube. Le même idéal anime leurs efforts. Ils combattent ensemble pour la cause de la civilisation.

C'est ce qui arrive immanquablement, chaque fois qu'après la considération attentive du degré de culture atteint par un peuple — culture semblable à celle que nous avions en 1856 — on crée un État ayant à sa base le droit national et l'intérêt européen.

Cet État se trouvera toujours *du côté de son devoir*.

*
* *

En 1878, le traité de San-Stéphano, corrigé plus tard à Berlin, créait une grande Bulgarie, comprenant toute la Macédoine et toute la Roumélie.

Point de culture nationale digne d'être prise en considération et d'arrêter l'attention du monde. Une littérature à l'état d'enfance, quelques brochures populaires tout au plus. *Aucun droit national* ne pouvait livrer aux Bulgares des centaines de mille, des millions de Turcs, Grecs, Serbes et Roumains vivant aux confins des anciens tsarats de Tirnovo et d'Ochrida. Au surplus, l'*Europe ne pouvait avoir aucun intérêt à créer dans les Balkans un État qui, fondé par usurpation aux dépens de tant de nations plus dignes d'attention, allait considérer l'usurpation comme son droit, comme son dû, en vue d'exercer ce droit, à n'importe quel moment, contre n'importe qui.*

Un intérêt se trouvait cependant en jeu : celui d'une seule grande puissance, qui venait de vaincre la Turquie. On avait imposé à la Russie une Rou-

manie destinée à contrecarrer ses intentions conquérantes ; celle-ci, dès que l'occasion se présenta de déchirer le traité de Paris, opposa à la Roumanie, État de création européenne, un autre État, sa propre création au Danube et dans les Balkans : une *Bulgarie, qu'elle devait toujours avoir sous la main, pensait-elle, sur la route de Constantinople*.

Une cinquantaine d'années à peine nous séparent de ces événements, et aujourd'hui personne ne se rengorge d'une plus offensante satisfaction devant les difficultés de la Russie que cette même Bulgarie, œuvre de 1878, du tsar Alexandre II.

On ne peut donc bâtir un État qui représente véritablement une nation et réponde, en même temps, aux espérances et aux intérêts européens qu'on aura mis en lui, que s'il a à sa base le droit national et une culture nationale visant à l'idéal le plus élevé de l'humanité. Cet État-là, la civilisation le trouvera toujours prêt à son premier appel ; elle n'aura qu'à se féliciter en toute occasion de lui avoir donné la vie. Mais elle n'en trouvera point d'autres.

L'exemple de la Roumanie et de la Bulgarie est là pour le prouver.

Jassy, le 10 août 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 248.

CE QUE LES ALLEMANDS NE COMPRENNENT PAS

La plume est une arme de combat, mais en même temps un moyen d'action, puisqu'elle concentre sur les mêmes questions la pensée de tous ceux qui ont, par la force des choses, un idéal commun. Elle n'arrive pas toujours à calmer ses durs accents, ses passions violentes; souvent elle se laisse aller à l'injustice et à la méchanceté, pour peu que les conflits qui l'occupent touchent de près à nos intérêts primordiaux.

Cependant la plus élémentaire maîtrise de nous-mêmes nous permet de songer qu'au delà des intérêts actuels, au delà des besoins impérieux du moment, ce que nous écrivons est également destiné à tomber sous les yeux des générations futures appelées à nous juger et qui disposeront pour cela de sources qui nous sont fermées, d'éléments qui nous sont inconnus. Or, ces générations ne se montreront indulgentes à nos exagérations fatales, que dans le cas où une grande douleur aura trouvé des accents sincères pour s'exprimer, dans le cas où l'injustice à l'égard de certaines ne pourra être suspectée de vouloir tromper les justiciers en leur fournissant des données, non pas

irrésistiblement sorties de la colère des cœurs meurtris, mais froidement préparées par le calcul cruel du criminel qui, après avoir porté le coup, aggrave son forfait en souillant la mémoire de la malheureuse victime.

C'est ce que font cependant les Allemands au mépris de tout jugement des générations futures, et cela à l'égard de tous leurs ennemis.

Ils mentent lorsqu'ils attribuent aux Français une impatience fébrile de la revanche, capable de les jeter en pleine guerre, à tout instant. Ils mentent lorsqu'ils présentent, sinon la Russie entière, du moins l'ex-Tsar et son entourage de 1914 comme des chauvins fanatiques acharnés à détruire l'Empire allemand, auquel les rattachaient au contraire tant de relations personnelles et des intérêts de caste. Ils mentent lorsqu'ils affirment que les Anglais, énervés par le constant accroissement des forces navales allemandes et inquiets de l'extension formidable que le commerce allemand prenait tous les jours sans regarder aux moyens, se seraient mis en devoir de préparer de longue date et dans les plus petits détails un conflit armé gigantesque, soutenu par une coalition mondiale et tendant à supprimer les concurrents dangereux. Ils mentent lorsqu'ils attribuent aux Belges des alliances secrètes avec les Anglo-Français, contraires aux intérêts et aux droits de l'État allemand.

Jamais on n'a vu interprétation plus faussée

— volontairement ou non — de la situation et des intentions de l'adversaire, surtout en ce qui concerne le côté moral des choses.

Le même système nous a été, bien entendu, appliqué. Et avec quelle rage ! Nous, les petits, les faibles, nous sur qui pesaient tant de grosses chaînes austro-allemandes visibles et invisibles, peuple « soumis » d'un « roi allemand », bassement et sans égard pour son honneur, considéré comme un simple agent allemand sur les bords du Danube, nous qui étions saturés de camelote boche, nous dont les poches étaient bourrées de diplômes boches, nous enfin, qui *malgré tout* foulâmes aux pieds tant de biens et marchâmes avec les autres — quels « misérables », n'est-il pas vrai? Mais puisque les « coupoles » germaniques ont des penchants scientifiques, puisque l'école les a habituées à chercher toujours les causes pour arriver ensuite, par des généralisations successives, à expliquer toute une série de faits, leurs politicastres improvisés penseurs, leurs « Herr Doktor » et leurs publicistes, monde que nous connaissons si bien pour avoir lu ses livres, écouté ses leçons et reçu ses lettres, tout ce monde, dis-je, s'évertue à expliquer « notre cas ». « Pourquoi » avons-nous été si « misérables »?

Et, peuple discipliné, ils adoptent tous la même explication. Ils acceptent pour véridique l'explication la plus facile et la plus trompeuse, non la plus difficile, mais la plus vraie, *peut-être aussi parce*

que c'est celle-là qui fait le plus d'effet, qui remplit les cœurs de haine et les soulève de dégoût, contre ces « traîtres » parmi les traîtres.

Voici le raisonnement : la guerre a été voulue par les avocats, les professeurs et les journalistes — espèces inférieures dans ce pays. Le Roi a été faible, la Reine mordue par l'ambition, — d'ailleurs il y avait aussi l'origine « anglo-russe ». Les politiciens gagnèrent des roubles, énormément de roubles. Le peuple est indifférent, presque imbécile, et le paysan, bien qu'exploité, se laissa entraîner dans cette aventure. Enfin, sans parler d'autres intérêts personnels ou de groupes, un puissant vent de folie les mena tous : la mégalomanie et une basse envie, penchants inconnus dans le camp bulgare, magyar ou boche, peuples à intentions pures et innocentes, épouvantés de découvrir chez d'autres pareilles monstruosités.

Or, les Allemands n'avaient qu'à feuilleter quelques volumes d'ethnographie et d'histoire, ou les livres qu'on écrivit sur leur demande, à leur intention et dans leur propre langue, pour comprendre que ce ne sont pas les motifs superficiels, les penchants capricieux du moment, et encore moins les suggestions intéressées d'un vulgaire système de corruption, *que le peuple roumain tout entier* (et non seulement ses dirigeants) écouta, lorsqu'il assuma une tâche dont il connaissait toute la gravité et toute la difficulté, pour laquelle il saigne aujourd'hui fièrement, sans songer un instant à se

dérober. Il n'y a pas tout à fait deux ans que l'importante revue allemande de géographie, de l'Institut de Gotha, publiait une excellente carte des droits historiques et ethnographiques du peuple roumain et inscrivait : *Reich Michael des Tapferen,* « Empire de Michel le Brave » sur toute l'étendue des pays allant de la Tisa (Theiss) jusqu'à la frontière orientale de la Moldavie de 1600. Enfin, ils pouvaient songer aux motifs et aux sentiments qui avaient agité jadis leurs propres ancêtres, les poussant à constituer cet Empire allemand, pour comprendre qu'un autre peuple avait, lui aussi, le droit de lutter pour la réalisation de ses plus naturels désirs, étant donné surtout qu'un passé, une culture commune, un attachement indissoluble, justifient pleinement ses revendications. Est-ce la mégalomanie, l'envie, la corruption de l'or étranger, est-ce l' « idiotie », l' « hystérie » qui poussèrent l'Allemagne de Guillaume Ier à lutter pour son unité, belles choses dont nous gratifient les Kellermann généreux dans un langage d'impeccable élégance, aujourd'hui que nous luttons pour une cause non moins naturelle que juste et belle?

Mais, diraient-ils, nous étions forts, vous êtes faibles. Il se peut. Mais il n'y a pas, que je sache, une morale à l'usage des forts et une autre à l'usage des faibles. Enfin, si malgré tout, malgré notre petitesse et notre faiblesse, nous ne reculâmes pas devant le sacrifice, les Allemands n'auraient

nullement tort de méditer un peu sur le bon vieux dicton allemand, si vrai aux heures des suprêmes décisions : *Gott helfe mir; ich kann nicht anders;* « Dieu m'aidera; *je ne puis faire autrement* ».

Il est vrai que ces paroles ne sont ni de Treitschke ni de Bernhardi. Elles furent prononcées par Luther.

Jassy, le 9 août 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 217.

LES COURANTS POLITIQUES EN ALLEMAGNE

Nous imaginons volontiers l'Allemagne comme une forteresse formidable, qui se dresse de toute la hauteur de ses résolutions, de toute la puissance que lui donnent les efforts combinés de ses millions de défenseurs, unanimes, par la pensée et par la volonté, quant au but qu'il faut atteindre. Il y a à vrai dire quelques exceptions : les socialistes dissidents qui n'ont pas complètement oublié leur doctrine, les femmes affamées qui demandent du pain pour leurs enfants, les foules grévistes qui manifestent plutôt un mécontentement local qu'une pensée politique. Les autres restent cependant religieusement unis, qu'ils soient junkers ou « Herr Professor », commerçants ou industriels ; des milliers d'ouvriers sont eux-mêmes — et c'est la vérité — partisans d'une guerre provoquée à seule fin de donner à l'Empire — personne ne parle de République — des provinces nouvelles, de nouveaux débouchés à son commerce, des sources de richesses inépuisables, nécessaires à cette race éminemment prolifique.

Belle image de soixante millions d'hommes qui, dans leur union indissoluble, n'élèveraient jamais

une voix, ne feraient jamais un geste, quels que fussent les effets du courroux impérial, les lunatiques manifestations de son auguste héritier et le talent incontesté des chefs militaires si versés dans l'art de conduire leurs soldats, sur le rude sentier de la famine et de la mort. L'officialité boche a tout intérêt non seulement à laisser croire, mais à faire croire qu'il en est vraiment ainsi. C'est pourquoi elle prend ce soin extrême d'arranger ses communiqués, c'est pourquoi elle ne laisse parvenir aux neutres, aux tolérants Hollandais comme à la Suède amie, que certains de leurs journaux.

Malgré tout, des nouvelles nous arrivent. Et elles nous montrent la situation sous des couleurs toutes différentes de celles que nous laissent voir les « faiseurs » de Berlin.

En Allemagne, il n'y a pas aujourd'hui unité de vues en ce qui concerne la guerre. Pas même dans le cercle restreint de l'aristocratie, de la bourgeoisie et des intellectuels, là où pourtant tout faisait croire qu'elle existait. Elle existe si peu que les journaux ont oublié « la Russie barbare, » « l'Angleterre criminelle » et la « France chauvine » — sans parler d'autres « agresseurs » qui ont acculé à la guerre ce peuple d'innocents — pour s'occuper des questions intérieures dans un langage où percent l'amertume, la passion et la haine.

Remarquons encore une fois qu'il ne s'agit pas du *Vorwärts,* feuille socialiste qui n'a jamais

été satisfaite, malgré le pacte qui la lie au Chancelier, mais de gazettes respectables, comme la riche et replète *Frankfurter Zeitung,* qui a toute l'importance que lui donnent les capitaux de ses banques. Nous ne parlons pas non plus de velléités d'indépendance, mentionnées au compte rendu des séances du Reichstag, de quelque « sauvage » (*Wild*) indiscipliné et « manquant de tact », qui parle, comme Ledebour, de la nécessité d'en finir avec une dynastie, cause de tous les maux, et qui se moque, avec une bonne partie de l'extrême gauche, des plus impérieux rappels à l'ordre. Nous ne faisons état que des articles inspirés, des campagnes de presse dénonçant les ennemis intérieurs qui invoquent de « hautes raisons » (*hohe Ziele*), réclament des annexions et empêchent la conclusion de la paix.

Les auteurs de ces articles parlent au nom du Chancelier, donc au nom de l'Empereur.

Un antagonisme a existé dès le début entre, d'un côté, les furies tapageuses et provocantes du Kronprinz, dont l'esprit est depuis longtemps sérieusement dérangé, et qui traîne à sa suite les junkers désireux de rétablir, par une guerre victorieuse, leur situation compromise, et certains professeurs imbus d'un idéalisme de la pire espèce, qui veut, par le feu et par le sang, assurer à l'Allemagne la domination universelle; de l'autre, Guillaume II, violent, exalté, d'humeur théâtrale et emphatique,

épris de grandiose à la matière de Néron, mais qui n'a pas perdu, à ce qu'il paraît, tout sens de la réalité.

La victoire, avec son baume apaisant, aurait mis tout le monde d'accord, et l'ivresse du triomphe aurait singulièrement émoussé certaines convictions, certains cris de conscience. Mais la victoire ne vint pas. Elle ne viendra jamais.

De là ces divisions, ces colères, cette amertume et cette haine.

En effet, il y en a qui comprennent ; il y en a qui ne comprennent pas, qui ne veulent pas comprendre, qui ferment les yeux et bouchent leurs oreilles, pour ne pas voir, pour ne pas entendre la vérité. « Nous pouvons vaincre, s'écrient-ils, nous pouvons annexer, donc nous le devons. Il nous faut des territoires à l'est, une garantie à l'ouest, — entendez les provinces baltiques, certaines régions de France et de Belgique, la côte de Flandre, l'Afrique, une Europe nouvelle enfin, où l'Allemagne domine. — De leur côté, nos alliés s'annexeront quelques tronçons, pour que la route au Golfe Persique soit ouverte au puissant essor de la race germanique. Un dernier effort, et nous verrons s'écrouler la résistance ennemie. Donc, à bas tous les obstacles, les obstacles intérieurs d'abord. »

Or, les plus directement visés, les premiers menacés dénoncent ces gens d'humeur conquérante.

Ce sont les agrariens et leur « Ligue des Agri-

culteurs » (*Landwirte*), qui voudraient bien avoir des terres à labourer; ce sont ces exaltés, ces sauvages pangermanistes (*Alldeutsche*) et tous les profiteurs de la guerre, grands industriels et gros commerçants.

Le combat continue. Nous pouvons le suivre dans tous ses détours, car les échos en arrivent malgré tout jusqu'à nous.

Une leçon profonde se dégage de l'évolution de cette situation historique: c'est que le crime est toujours cruellement châtié, non seulement par ceux qu'il a couverts de sang, mais par ses propres mains ensanglantées. Et pour nous, qui avons tant souffert, c'est là notre meilleure vengeance.

Jassy, le 6 mars 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 144

LA REVANCHE CELTIQUE

L'énergie de Lloyd George se trouve aujourd'hui à la tête de l'Angleterre. Un Celte, du pays de Galles. De là cet esprit de prompte résolution au milieu des difficultés et des épreuves de toute sorte, de là cet enthousiasme inépuisable, teinté d'une ironie qui ne dépasse jamais certaines limites, de là le « feu sacré » et le charme allègre de toute sa personne.

Une énergie coulant de la même source, celle de Douglas Haigh, se trouve à la tête des armées anglaises. Encore un Celte, mais d'Écosse. Partout les mêmes qualités : une vue que n'arrête nul obstacle présent, une volonté forte non seulement de la certitude abstraite d'arriver où il faut, mais de toute l'impétueuse ardeur que donne la vision claire, concrète du but impossible à échapper.

Ils ne prennent nul plaisir à forger des plans extraordinaires, comme tant de théoriciens de la politique et de la guerre dont le monde est si riche. Mais ils excellent à secouer les consciences, à réveiller les âmes, d'autant plus forts, d'autant plus heureux qu'ils réussissent par leurs efforts à communiquer aux autres, à leur donner toute leur ardeur. Ils savent rendre le sacrifice facile, le

regret inconnu, alors même que sacrifice est synonyme de douleur. L'un et l'autre résument parfaitement les généreuses qualités de leur race : acharnée dans la lutte, gaie dans l'amitié, dévouée, altruiste jusqu'au total oubli de soi-même, naturellement portée vers ceux qu'une même pensée dirige. Grande âme chevaleresque et ardente, heureuse d'offrir sa puissance et sa vie dès qu'une noble cause exige de nous tous les efforts, donc toute la vie ! Elle se voue à toute tâche religieusement, solennellement, sans y mettre pourtant aucune raideur.

Les soldats de la France respirent la même atmosphère morale, ceux-là mêmes pour lesquels la religiosité prend la forme plus vague, mais peut-être plus puissante encore, d'un déal mystique de Justice et de Liberté.

L'Allemand, avec tout ce qui le caractérise, n'est pas seulement l'ennemi, mais la négation d'une telle âme. Ce qui est solennel le laisse froid, son cœur étant incapable de ressentir profondément le sublime, le mystérieux qui s'en dégagent. Le sourire — philosophie de la vie — ne fleurit jamais sur ses lèvres ; il ne sait que les crisper dans une mauvaise grimace de haine ou les ouvrir aux gros éclats d'un rire vulgaire — ivresse d'un moment. Mystique, il l'est, en vérité, mais il ne parvient jamais aux hauteurs où l'homme participe de la grandeur ineffable de Dieu ; chez lui la religion est une dévotion qui plie genou

devant le maître, lui tend des bras implorants et lui fait ainsi croire qu'en vertu d'un privilège féodal que lui-même a inventé, il peut exiger d'elle son aide, ses services en toute circonstance, jusqu'au bout. En effet, on retrouve partout, dans la vie de tous les jours, la manière féodale, les relations de maître à valet, le *Herr* et le *Knecht;* comme lien, un seul sentiment, celui que crée le service qu'il faut accomplir, *Dienst*, et le service qu'on doit payer, *Pflicht*. Ils ne s'élèvent jamais à cette union profonde, fraternelle qui bronze les cœurs au milieu des pires vicissitudes et les fait triompher de tous les obstacles.

Cet antagonisme fondamental entre le Teuton et le Celte les fit se dresser face à face, depuis les temps les plus reculés. Les Celtes avaient été autrefois les maîtres de la Gaule ; des Iles Britanniques, où les habitants du Pays de Galles parlent encore la langue de leurs ancêtres celtes; de la partie celtibérienne de l'Espagne ; du nord de l'Italie jusqu'au Pô, là où exista une Gaule cisalpine; sur le cours du Rhin jusqu'à son embouchure, où les Flamands et les Hollandais ont des ancêtres celtes et parlent une langue qui a conservé les sonorités et les tonalités françaises; sur le cours et les bouches du Danube, car Isaccéa fut jadis un Noviodunum celtique au même titre que cet autre Noviodunum qui s'appelle aujourd'hui Noyon. Les Thermopyles, le Péloponèse les virent passer, et l'on retrouve encore leur trace en Galatie, province de l'Asie

Mineure. Enfin, si les étrangers, les Allemands surtout — pour lesquels le Celte est un *Welche* — nous appellent *Valaques,* c'est que la tradition celtique n'est pas morte dans nos contrées et que le sang de nos lointains ancêtres contenait quelques gouttes de sang celtique.

Les Teutons, avec la discipline de leur *Dienst* et de leur *Pflicht,* écrasèrent, absorbèrent, comme sur le Bas-Rhin, asservirent à leur manière les Celtes, refoulés dès lors dans leurs territoires insulaires et dans cette grande et splendide Gaule où, fatigués, ils se laissèrent tomber dans les bras des Romains.

Vingt siècles nous séparent de ces événements.

Aux Celtes submergés par les Germains et assujettis à Rome, succédèrent la civilisation, la colonisation romaines, la domination des aristocraties germaniques : Francs d'abord, Normands-Angles, Saxons, Danois, « Normands » ensuite, qui créèrent les nouveaux États de France et d'Angleterre. Pendant cet intervalle deux fois millénaire, il y eut de nombreuses guerres, mais pas un de ces conflits gigantesques qui mettent les races aux prises, semblables à celui qui, peu avant l'ère chrétienne, avait anéanti les Celtes.

Mais les races sont très endurantes ; elles ont des forces latentes qui préparent, au cours des siècles, le châtiment des douleurs qu'on s'imaginerait à jamais oubliées.

Le torrent des barbares déferle à nouveau, qui porte ces Teutons d'humeur envahissante à anéan-

tir encore d'autres races, à déverser le trop-plein de leur population dans les territoires arrachés par la force. Ces masses disciplinées par le *Dienst* et la *Pflicht* ont de nouveau repris leur mouvement. Encore une fois elles essaient d'asservir le monde et d'y instaurer le régime qui leur est cher, le travail des serfs étant la proie du seigneur.

L'esprit latin d'ordre, l'esprit des anciennes traditions politiques, qui anima dès le début la France, le sentiment de l'honneur qui fit périr à Ypres les fils des plus nobles familles de l'Angleterre, n'auraient point suffi à arrêter le torrent, auquel les plus experts ingénieurs hydrauliques savaient frayer passage. Il fallait l'ancien mysticisme héroïque des Celtes, leur dévouement fraternel triomphant de tout, marchant, un joli sourire de défi aux lèvres, jusqu'au bout, par delà la mort. Et cet héroïsme a trouvé des chefs à sa hauteur.

Voilà, semble-t-il, le sens profond de l'immense tragédie que nous vivons : c'est la revanche celtique, le châtiment que le Welche libre et qui adore sa liberté inflige au Teuton servile et asservissant.

Engagés dans la même lutte, ayant voué à la cause commune un dévouement tout aussi profond que complet, nous sommes fiers de nous trouver, au jour où l'on brise les chaînes, à côté des *Welches,* nous les *Valaques,* leurs cousins d'antan.

Jassy, 20 avril 1917.

Neamul Romanesc. An XII. N° 121.

TABLE DES MATIÈRES

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — JUIN 1918

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT